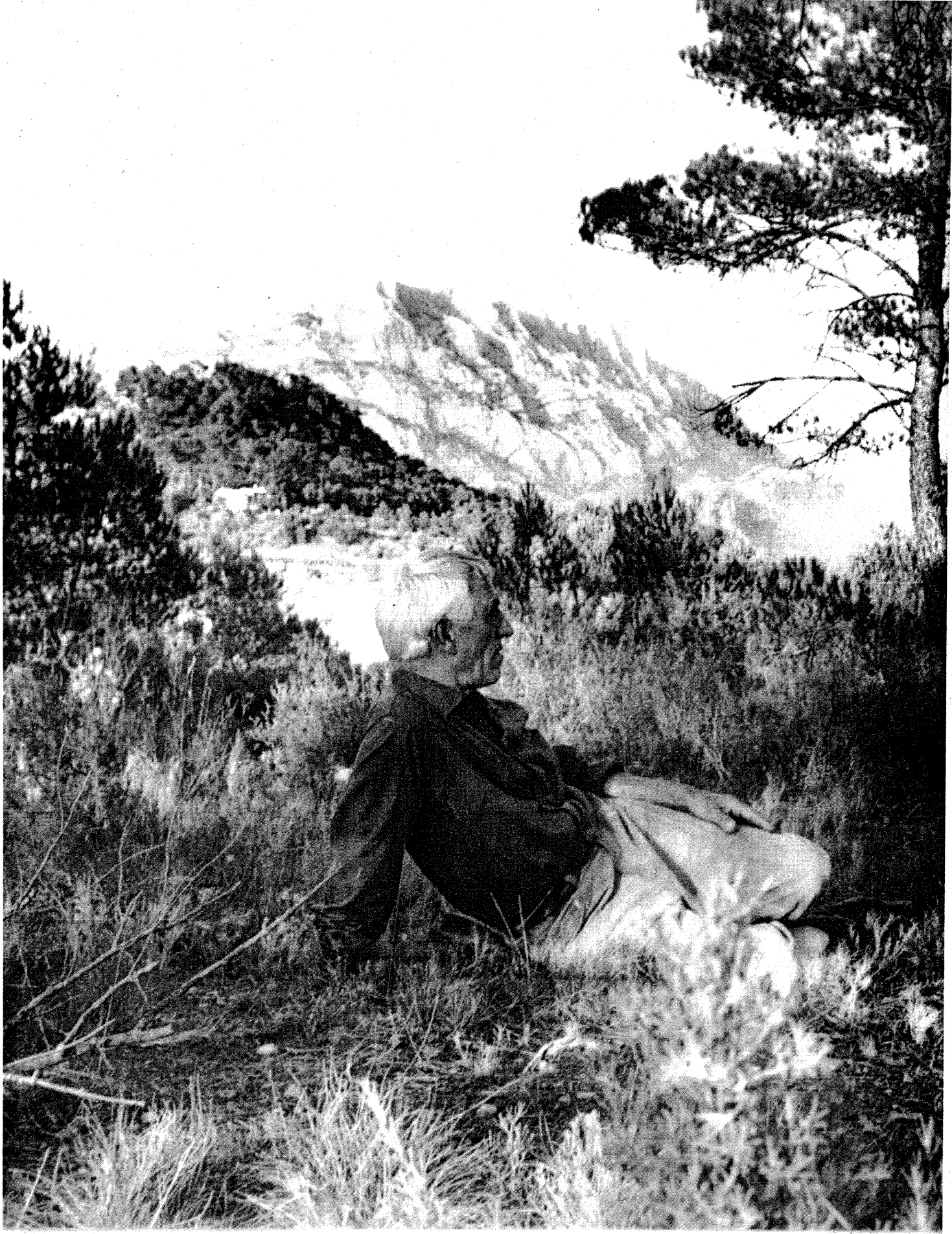


« IL ETAIT TEMPS »

MEMOIRES de GABRIEL LAURIN d'AIX



Laurin - Sainte Victoire - 1965

« IL ETAIT TEMPS »

MEMOIRES DE GABRIEL LAURIN d'AIX
IMAGINE ET ECRIT A LA PREMIERE PERSONNE

PAR SA FILLE

MONIQUE CHANLER LAURIN

« BONJOUR PAPA »



Félix Brauchican - Aix-en-Provence

Tante Rose

APPLICATION DE LA LOI SUR LES RETRAITES OUVRIÈRES ET PAYSANNES.

A M. Laurin Marius
 Ave. Cérony n° 58
 Aix
 B. d. P.

POUR OUVRIER, DÉCHIRER EN SUIVANT LE POINTILLÉ

MARSEILLE
 25.18
 BUREAU DE LA LOI



Oncle Marius

Je suis né le 22 février 1901 à Aix-en-Provence d'une fille mère qui avait 32 ans. Ma mère m'a raconté que mon père [l'amour de sa vie] était cypriot et que je lui ressemblais beaucoup. Il était croupier au casino d'Aix. Ils se sont rencontrés à Marseille à l'Opéra Comique car tous les deux aimaient la musique. Ma mère était aixoise mais c'est ma grand-mère qui était une vraie provençale. Elle a toujours porté la coiffe. Mes grands-parents dans la jeunesse de ma mère avaient de l'argent. Mon grand-père était voiturier. Il y a une colline entre Marseille et Aix, et à l'époque, pour que les calèches et la poste puissent monter cette colline, il leur fallait un attelage plus grand. Mon-grand père avait beaucoup de chevaux qu'il louait pour la montée et la descente de cette colline. Ils avaient une belle bastide et ma mère a eu une enfance assez aisée. Puis, il paraît qu'un concurrent a empoisonné tous les chevaux de mon grand père en une nuit. Une telle rage a pris mon-grand père, qu'il en est mort. Après avoir tout vendu, il restait, à ma grand-mère juste assez d'argent pour acheter une petite maison au 58 rue Célony à Aix, avec une cour et une étable pour elle et les trois enfants qu'il lui restait. Mais ma mère, qui avait douze ans à l'époque, sa sœur Rose et son frère Marius ont tous étaient obligés de travailler. D'abord à la cueillette des amandes dans l'entreprise Milhaud, quand c'était la saison et ensuite dans l'usine d'allumettes. Ayant dû travailler si jeune, ma mère n'en faisait qu'à sa tête ; elle fumait, elle aimait danser et surtout l'opéra. Quand ma grand-mère a su que ma mère était enceinte d'un étranger,[ma mère avait 32 ans] elle n'a rien voulu entendre d'un mariage. J'avais trois jours, quand ma mère est partie à Dormillouze dans les hautes montagnes où elle m'a laissé, chez des paysans protestants. C'est là que je suis resté jusqu'à l'âge de cinq ans. Ma mère nourricière était une ânesse.

Tout petit, je jouais avec des aiglons dans leur nid. Un jour un grand cri et avec le vent d'un battement d'ailes leur mère a survolé le nid, s'est posée et, avec la tête de côté, elle m'a regardé. Je prenais les abeilles et les vipères de pleine main, elles ne m'ont jamais fait mal. L'air était pur, les gens simples et gentils. « J'étais heureux, je ne connaissais que ça. » J'avais un vrai papa qui m'aimait, il n'était pas mon père de sang, mais pour moi, pour toujours, c'était mon papa. Il est mort broyé par son moulin, j'avais cinq ans. Ma mère a fait comprendre à ma grand- mère, si je ne pouvais pas vivre avec elle à Aix, elle partirait et elle ne donnerait plus son salaire à la maison. Elle est venue me chercher, et ma grand- mère a dû accepter. Dans la journée, je ne pouvais pas rentrer dans la maison, il fallait que je reste dans l'étable à attendre ma mère et quand elle rentrait du travail, je pouvais manger. C'était un jeu pour garder la face, car dès que ma mère partait, ma grand- mère venait me voir, elle me faisait des tartines beurrées et me racontait des histoires. Elle ne parlait que le provençal pas le français. Cette moquerie n'a duré que peu de temps et j'ai pu rentrer à la maison. On riait beaucoup.

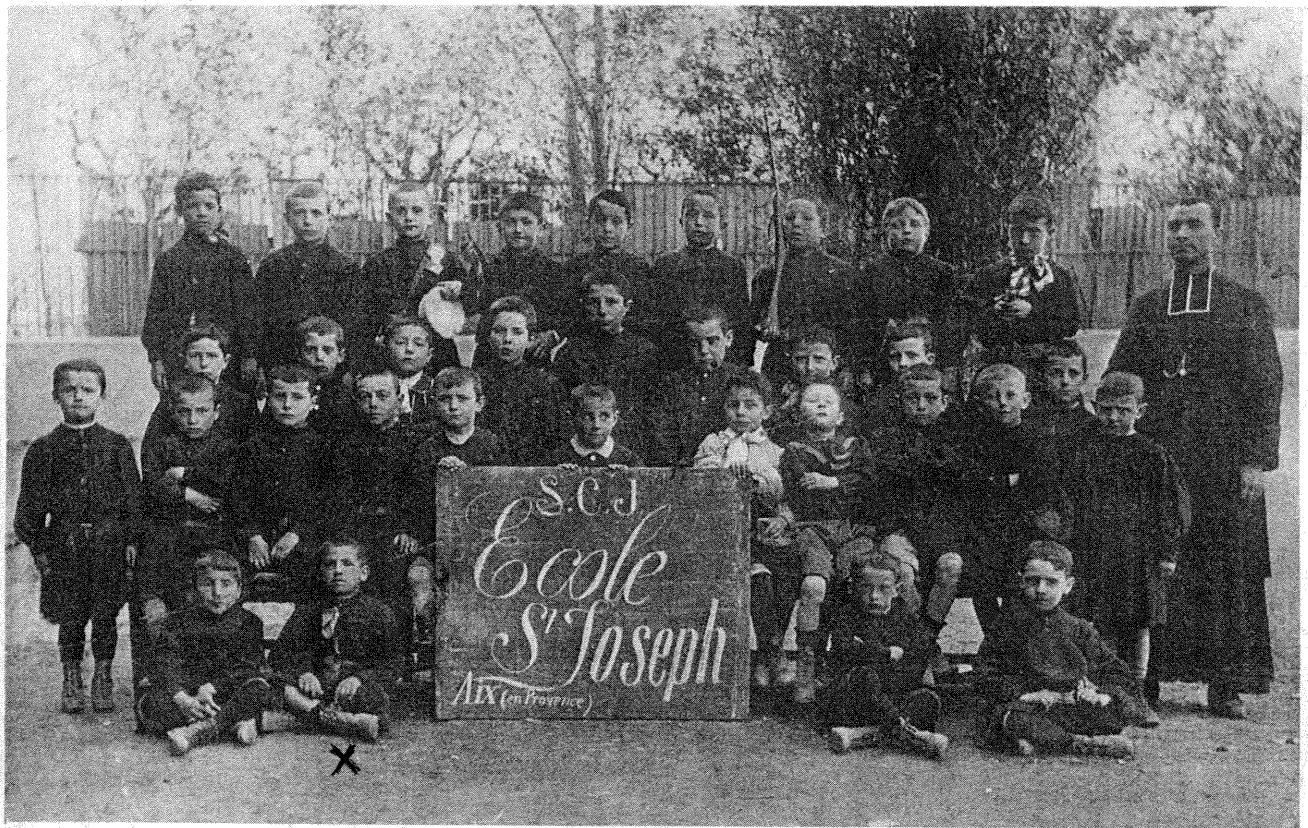
Tout le monde travaillait dur, mais la vie était pleine de joie et de soleil. Aix était une petite ville où tout le monde se connaissait. On savait le métier de chacun. Le pâtissier avait une toque spéciale et portait son tablier d'une autre façon que le boucher. Le poissonnier avait un grand tablier bleu, le forgeron porter du cuir brun, le prêtre avec sa soutane, et la fille de joie plus jolie, plus colorée qu'une autre jeune fille. Tout le monde savait qui tu étais et pour changer c'était presque impossible. À cinq ans, je suis allé au Cour Saint Joseph et là, j'ai vite compris ce que c'était que d'être bâtard. C'était un grand péché et le père qui était notre instituteur me le faisait savoir tous les jours. J'avais droit



Laurin 3 ans



Laurin 5 ans



Laurin 5 ans

au bonnet d'âne qui disait bâtard dessus. J'avais droit aux épines de rose sous les ongles, j'avais droit à toutes les méchancetés à toutes les immondices qu'un homme, dans son droit, pouvait faire à un enfant. J'aimais beaucoup ma mère, elle était un de ces êtres joyeux, avec beaucoup de courage et une grande compréhension de l'être humain. Elle n'avait pas de haine en elle. Quand je rentrais à la maison, on riait, on mangeait bien et on parlait beaucoup de tout. Quand j'ai eu 9 ans, tout en restant à l'école, j'ai travaillé comme livreur. Un jour, j'ai livré de la viande pour le boucher à une petite maison bien pimpante, et une jolie fille est sortie pour prendre la livraison. Elle avait 14 ans mais pour moi c'était une vraie demoiselle. Elle m'a trouvé mignon et m'a demandé de visiter un peu avec elle. Je suis retourné souvent et j'ai fini par connaître toutes les demoiselles de cette maison de joie.

Après avoir obtenu mon brevet de fin d'étude, j'ai quitté l'école. Les bruits de guerre ce faisait entendre, tout le monde en parlait, moi j'ai dit à maman que s'il y avait la guerre, je partirai. J'avais douze ans. La guerre pour un jeune, c'était l'aventure pas la pourriture des hommes. En 14, quand j'ai eu 13 ans, je suis parti. Ma mère m'a fait ramasser par la police militaire et j'ai dû rentrer. Mais quand j'ai eu 14 ans, on m'a laissé partir et je suis rentré à l'Ecole de Marine Militaire de Lorient d'où je suis sorti avec le Brevet de Mécanicien. J'étais dans la division des soudeurs autogènes. Quand j'étais gosse, j'aimais beaucoup, avec de la glaise, faire de petits personnages. Des animaux, des hommes, des femmes, même des maisons. Alors être soudeur m'a plu, je pouvais fabriquer quelque chose. On avait un contre- maître très dur. Il y avait une permission toutes les deux semaines, le samedi et le dimanche, pour aller en ville. Il nous en empêchait quand il



Laurin 15 ans



Olive

Aix-en-Provence

Laurin 16 ans

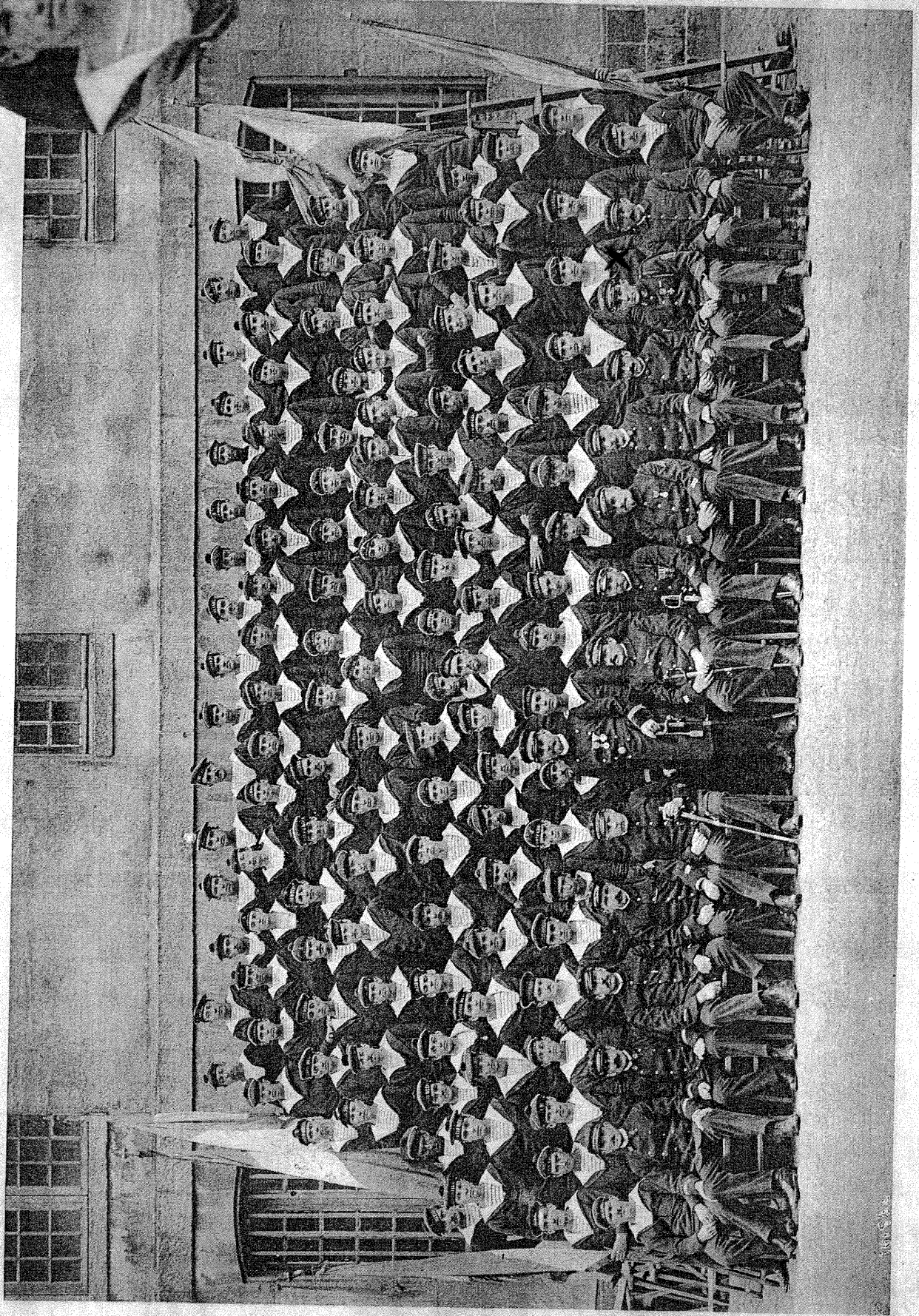


Laurin 14 ans

Ecole de Marine Militaire de l'Orient



Laurin



4^{re} Compagnie

Ecole de la Marine Militaire de L'orient - 1916

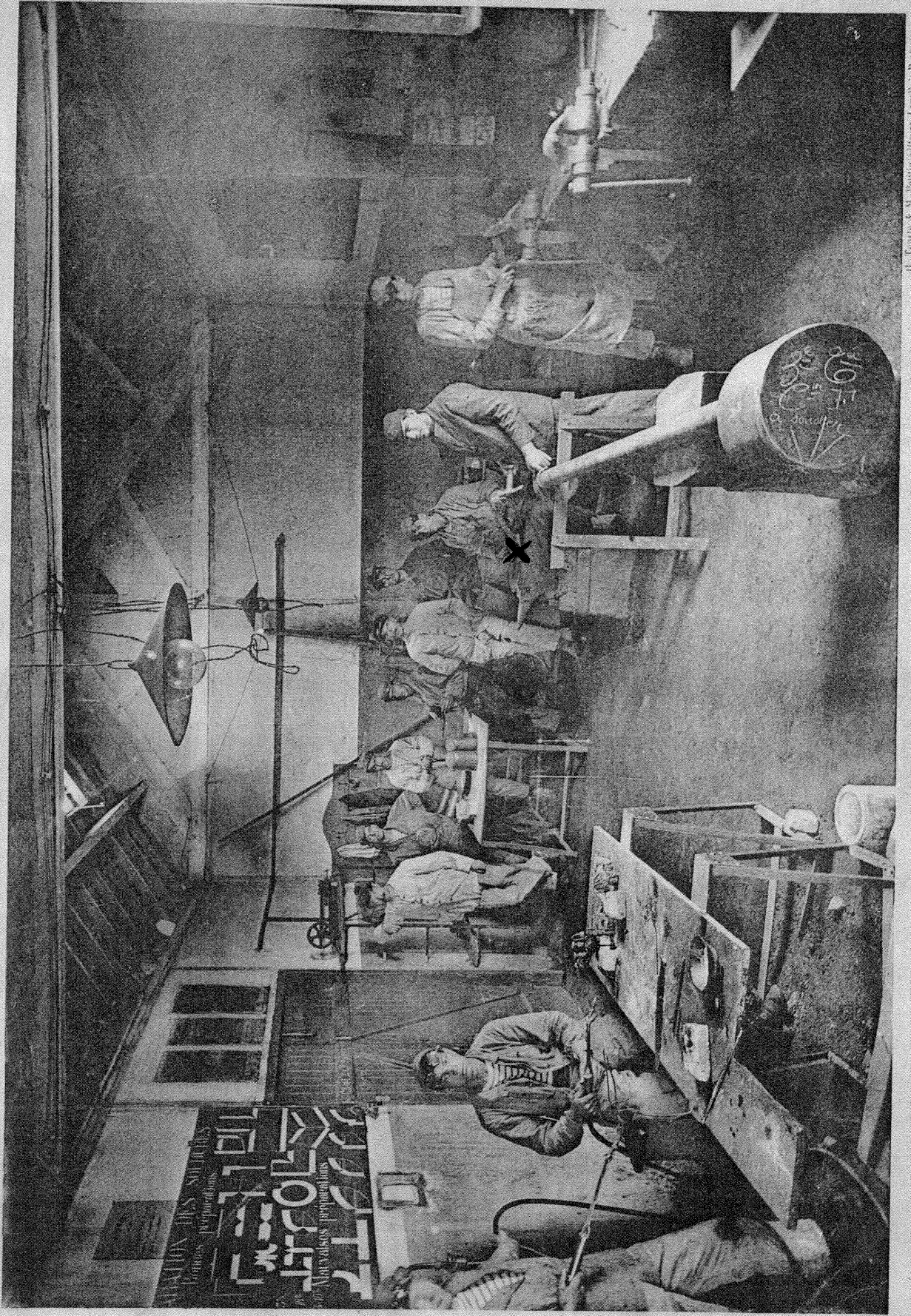
pouvait. Tous les jeunes, dès leur arrivée, se faisaient faire un tatouage, c'était l'uniforme. Et bien, avant de quitter le camp, on avait une inspection. Il nous disait « qui a un tatouage n'aura pas de permission ». Moi, sur ma main droite, il y avait un petit tatouage d'une ancre sur le dessus de la main, juste à côté du pouce où la peau n'est pas tirée. Il nous a fait enlever nos gants blancs et quand il a vu ma toute petite ancre, il m'a dit « pas de perm. » Alors avec mes dents, j'ai pris la peau de ma main droite dans ma bouche et j'ai déchiré la peau et arraché l'ancre, et j'ai dit « quel tatouage » et il m'a laissé partir

En 1917, il y a eu une explosion dans l'atelier où je me trouvais. Un morceau de métal est tombé sur ma main droite et m'a coupé la main en diagonale entre le petit doigt jusqu'au poignet. Ce n'était pas bien joli. Ils allaient me coudre tout ça en me laissant une main moche à voir avec un petit doigt qui se promenait comme pour prendre le thé.

Je leur ai demandé de me couper ça jusqu'au moignon. Ils n'ont rien voulu entendre.

Alors, j'ai pris la hache qui était sur le plateau chirurgical et j'ai moi-même coupé ma main. C'était propre. Maintenant, une fois guéri, je pouvais me défendre, travailler sans regarder un doigt qui ne disait rien à personne. Je leur ai demandé de me fabriquer un appareil que je pouvais attacher à mon bras, qui avait une poignée en acier dans laquelle je pouvais visser toutes sortes d'outils. Ça m'a donné un vrai bras de fer et toute ma vie ce bras m'a bien servi. Quand il faisait froid, ma main disparue, avait froid. Quand je tapais avec elle je la sentais se fermer en poing comme si elle était toujours là.

Une fois sorti de l'hôpital, je suis rentré sur Aix.



H. Pons & M. Petit éditeurs, Levallois-Perret

Soudure Autogène

Lamin - 1916 - Ecole de la Marine Militaire de l'Orient

Nous, les jeunes, on voulait rire, danser, oublier. Quand on était mutilé de guerre, l'état donnait des bureaux de tabac ou une épicerie. À moi, on m'a donné une épicerie, bien stockée, de quoi bien manger. Je ne me voyais pas épicier. Alors moi et tous mes copains, nous avons bien mangé pendant une bonne semaine. J'ai vendu l'épicerie, et je suis monté sur Paris.

C'était 1919. Le monde était comme ivre. Tout le monde voulait danser, oublier. Paris n'a jamais été aussi belle et moi j'ai découvert les fortiffes, la rue de Lappe. Je dansais la java, j'avais des guêtres et j'étais un Apache et toute ma vie, j'ai porté un foulard au tour du cou. J'avais une jolie fille à chaque bras et je faisais la bringue tous les soirs. Le jour, je marchais dans Paris. Au coin des rues, il y avait des chanteurs avec leurs feuilles de musique et pour un sou tu pouvais acheter la chanson du jour et pour que les passants s'arrêtent pour acheter, il y avait une demoiselle ou un jeune homme qui chantait la chanson que le client voulait entendre. Un jour, j'ai fait la connaissance d'une fort jolie fille et je suis tombé amoureux. Elle avait un maquereau pour qui elle travaillait et il ne voulait pas la laisser partir. Il préparait un coup et pour être couillon j'étais couillon. Ils avaient besoin d'un guet, et moi croyant faire un juste échange ,la fille, le boulot, j'ai fait le guet. On s'est fait prendre et on a tous été mis à la conciergerie qui à l'époque servait de prison. Après menottes aux mains, sur l'appareil au poigné, je suis rentré en train à Marseille et puis toujours les menottes aux mains à travers ma ville, jusqu'au Palais de Justice. Ils ne m'ont pas gardé.



Band de copains - Stioe - 1918

Pour gagner de l'argent et parce que j'aimais ça, je me suis mis à la course à pied. J'étais bon, je gagnais des étapes, le passé me lâchait et j'étais heureux. Les nuits, je faisais la manche avec mon copain d'enfance Tino Rossi, il chantait et moi je passais le chapeau. On se mettait aussi une grosse épingle à nourrice dans le cou, juste au dessus du gosier, et on portait nos cravates suspendus là au cou, chemises ouvertes.

Ça faisait rire et les gens nous donnaient des sous.

Un jour, j'étais dans un bar assis à une table. Il y avait le grand champion cycliste du moment, nommé Dilazaro, un Italien, il dessinait, il faisait le croquis d'un homme. Je trouvais très bien son dessin et je le lui ai dit. Me tendant le fusain, il m'a dit « tu peux en faire autant » et là, au café des sports, j'ai fait mon premier dessin. Après l'amputation de ma main droite, j'ai dû apprendre à écrire avec la gauche. Pour bien faire, il fallait que je tourne mon poignet à un angle bizarre pour moi, ce n'était pas facile, mais quand j'ai fait ce premier dessin cette position me paraissait normale, même elle me facilitait le mouvement de la main sur le papier et c'était fini, je ne pouvais plus ne pas dessiner.

Je voyais tout, je sentais tout, je dessinais tout. Je suis rentré à la maison et j'ai dit à maman, « Je suis artiste » et à 21 ans, j'ai commencé ma vie. C'était 1922. Pendant 15 jours, je me suis regardé dans la glace et je me suis dessiné. Puis ma mère, la tante Rose et l'oncle Marius, tous mes amis et les jolies filles au café, mon coin favori, le Café des Sports. Le soir, j'allais suivre des cours à l'école de dessin d'Aix. J'ai dit à maman ; « donné moi 10 ans, tu verras. » Elle n'a pu m'en donner que 6 car elle est morte le jour



Laurin - Apache - rue de Lappe

Paris
1918



Laurin - Course à pied
Toulouse - 1920-21
- numéro 31 -



LEO RICHARD Photographie 70 Cours Lieutaud Marseille

Laurin - numéro 62 - Course à pied - 1921-22
Marseille



Autoportrait - Laurin - Dec - 1923

Autoportrait - Laurin - Dec - 1923

de Noël 1929 à 60 ans. J'avais perdu ma meilleure amie, la seule personne au monde à qui je pouvais tout dire. Qui comprenait tout. Avant de mourir elle m'a dit « Ne porte pas le deuil, danse pour moi, »elle qui aimait tant la musique. Alors cette nuit là, je suis parti dans ma ville. J'ai trouvé la fille qui ressemblait le plus à ma mère, et j'ai dansé, dansé.

J'ai continué à dessiner, à peindre. À l'époque, la maison Conté des crayons fait un concours sur toute la France même les Grandes Ecoles d'Art de Marseille, Lyon, Art Décoratif de Paris y participent. Sur 25,000 élèves, j'ai gagné le 7ème prix qui était de 500 francs une petite fortune pour moi à l'époque. 1930. J'ai quitté Aix et mes amis, Rigaud, Decome, Marchand et je suis monté sur Paris. Il n'y avait plus de passé. Que la peinture et des gens qui comprenaient, qui voyaient et c'était beau. Magnifique. Ma mère, n'ayant pas attrapé la grippe espagnole, en 1918, a pu soigner beaucoup de gens à Aix. Une des famille qu'elle a aidée était celle de Darius Milhaud. Je crois même qu'elle lui a sauvé la vie. Quand j'étais à Paris, chez des amis communs, Milhaud a vu mes dessins et mes toiles et il a tout de suite fait une belle exposition de mes oeuvres chez lui. J'ai fait la connaissance du tout Paris. De Max Jacob, de Paul Poiret, qui m' a acheté beaucoup de dessins, et de tant d'autres personnalités qui faisaient de Paris cette ville lumière. Darius Milhaud voulait que je reste chez eux 10 blvd de Clichy mais je voulais rentrer à Aix. Le soleil me manquait. C'était 1933.

J'avais une amie, on était comme des gosses ensemble, on riait, on se chamaillait, on faisait l'amour. Elle était mignonne et elle voulait qu'on se marie alors pourquoi pas. Je

connaissais toute la famille, je me sentais bien chez eux, et sa sœur Dédé, m'aimait bien aussi. Alors tous les trois, on riait, mais ce n'était pas bien sérieux. Je les dessinais tout le temps. Quand nous montions sur Paris, elles faisaient sensation, mais elles n'aimaient pas le ciel gris, les gens sérieux, alors elle retournaient sur Aix. Moi, je dessinais à la Grande Chaumière où j'ai fait la connaissance de Méraud Guinnes, et du monde anglo américain. C'était un monde un peu fou où tout était possible. Ils m'achetaient tout ce que je faisais et avec les poches pleines, je retournais sur Aix. Yvonne et Dédé ne voulaient plus monter sur Paris et moi, il fallait que je rencontre des gens qui pouvaient parler d'art, de littérature. C'était un monde riche en couleur avec beaucoup de gentillesse et d'esprit. J'ai fait la connaissance de Picabia, et pendant des semaines, on roulait dans Paris, on parlait de tout et il est resté un grand ami. Je suis retourné à Aix où d'un commun accord Yvonne et moi, on a divorcé. Et puis de retour chez Méraud. Elle avait comme ami un peintre nommé Martin, un bon copain à moi. Le père de Méraud n'était pas content des relations de sa fille alors il a fait appel à la meilleure amie de Méraud, Julia, lui demandant de venir de St Tropez. où elle habitait avec son mari le pianiste, compositeur américain, George Beach, [un mariage de convenance. Un homme qui avait 16 ans de plus que Julia. Il était plutôt philosophe et théosophe et n'aimait pas trop les femmes] pour faire raisonner sa fille.

Julia était une très belle femme avec de grands yeux bleus, des jambes à ne pas en finir et une grande dignité. Depuis ma mère, aucune femme ne m'avait tant ému. Toute ma vie, j'ai gardé un profond respect et amitié pour elle. Julia était une de ces Américaines

 CANNES - VILLA BARON 

Samedi 15 Décembre 1934 à 16 heures

RÉCITAL de PIANO

donné par

Georges BEACH

PROGRAMME

PREMIERE PARTIE

PRELUDE ET FUGUE EN UT MAJEUR	J.-S. BACH
PRELUDE ET FUGUE EN SOL MAJEUR	J.-S. BACH
QUATRE SONATES	D. SCARLATTI
Mi Mineur.	
Ut Majeur.	
Si Bémol Majeur.	
Sol Majeur.	
CHACONNE VARIEE	HAENDEL

DEUXIEME PARTIE

CHAPELLE DE GUILLAUME TELL	F. LISZT
Lac de Wallenstadt.	
Pastorale.	
Au Bord d'une Source.	
Eclogue.	
Vallée d'Obermann.	

PIANO GAVEAU de la MAISON TOUCHE

Imp. Guignon - Cannes

*Compositeur et pianiste - George Beach premier mari de
Julia Chanler*



Julia Chanler Laurin

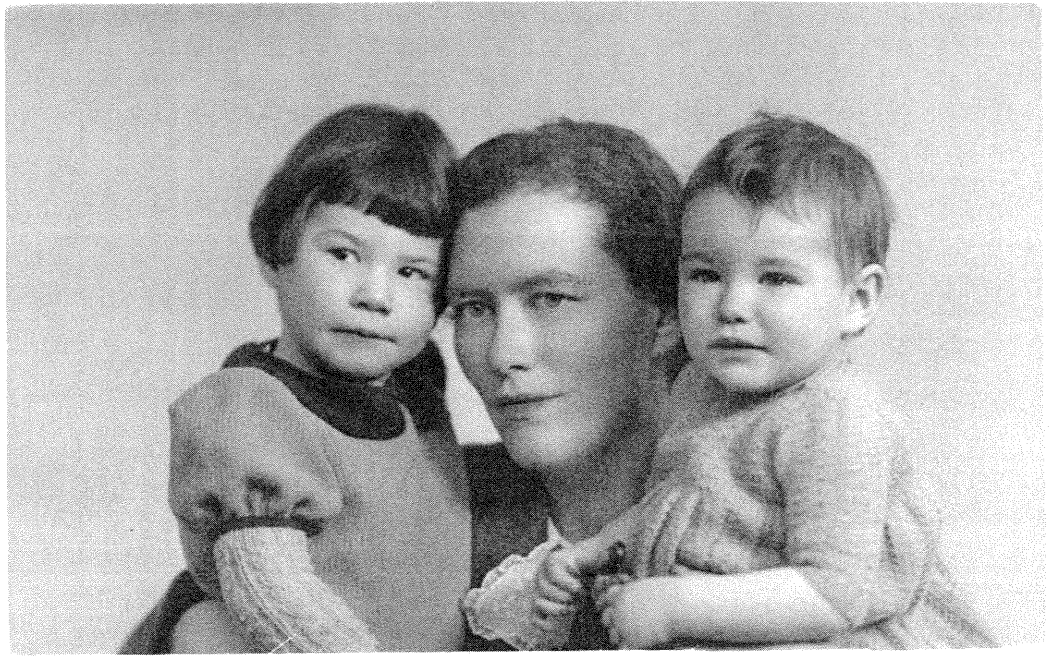
New-York 1947

de vieille souche qui était née avenue Foch à Paris et qui avait passé toute son enfance entre la Suisse, l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Son père était un peintre très connu à l'époque et un multi millionnaire, descendant des Astor. Il s'appelait

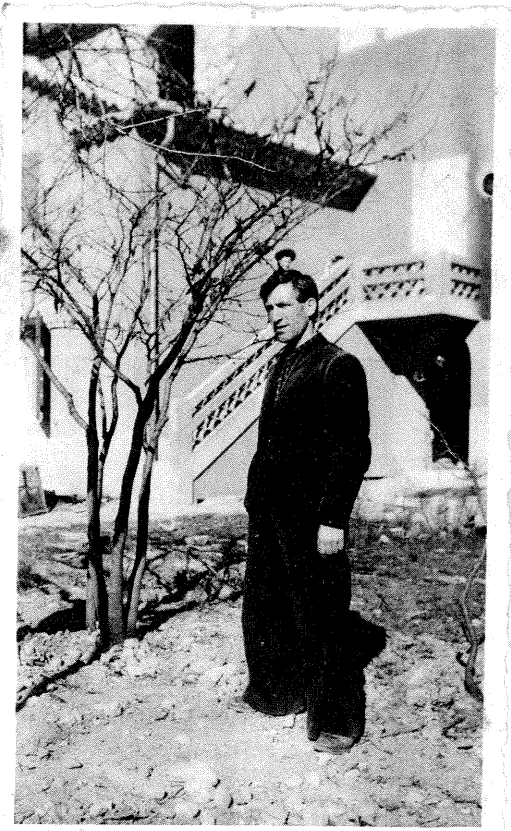
Robert Winthrop Chanler.

On a fait l'amour, ce jour là, et deux semaines plus tard, Méraud a organisé une grande fête sur les quais de la gare. Le tout Paris était là et nous sommes rentrés sur Aix. Julia a commencé les démarches pour le divorce avec son pianiste. C'était 1935. En 36 on s'est marié et j'ai eu ma fille Pauline Rose Laurin.

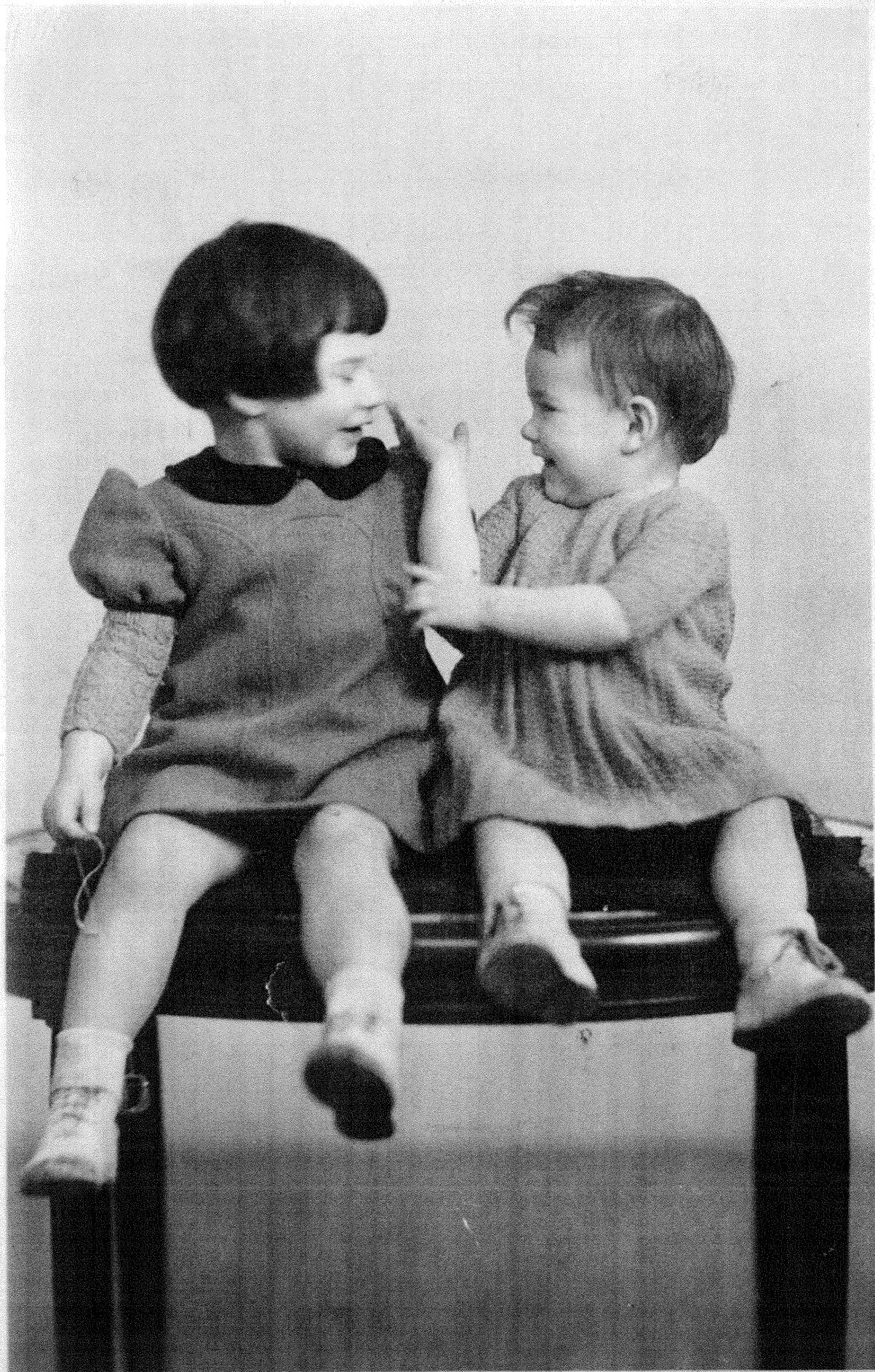
De nouveau les bruits de guerre ce faisaient entendre. On a acheté un terrain et on a fait construire une très grande bastide. La nuit un ami d'enfance, Julia et moi avons construit une pièce cachée derrière l'escalier de marbre. Comme ça, personne de notre entourage ne savait qu'elle existait. La pièce était assez grande pour cacher 4 personnes, car Julia attendait un autre enfant, et le 5 mai 1937 Monique Chanler Laurin naquit. On avait une bonne vie. Les petites étaient belles et gentilles, moi je travaillais. Un jour sur le cours Mirabeau, Jean Giono m'a demandé de voir mes dessins. Il voulait que je fasse la préface de ses livres. J'en ai fait une, [plus tard] mais ce n'était pas mon truc, alors je lui ai dit, « tu fais du Giono, moi je fais du Laurin » et comme ça on est devenu des amis. 1938. Commence le temps des provisions. On fait notre propre huile d'olive. Une baignoire mise au jardin sur caillebotis nous servait de pressoir, avec les olives dedans,



Pauline Julia Monique Toise 1939



Laurin devant
Barjema
Toise
1937



Pauline

Monique

June 1939

H. Fawcett

une grosse pierre plate dessus et une grande jarre en dessous. La pièce secrète était, bientôt, remplie de sucre, d'huile, de thé pour Julia et tout ce qu'on pouvait mettre sans se faire remarquer. 1939-40. Les batailles aériennes, elles étaient belles, mais beaucoup de jeunes Canadiens et d'Anglais sont tombés. On allait les chercher dans la campagne et comme ça on a pu en sauver plusieurs. Souvent, sous l'escalier, il y en avait trois à la fois. Ils ne sortaient que la nuit.

Un jour une Berline noire est venue et deux hommes vêtus de noir sont descendus pour parler à Julia. Ils savaient qu'elle était américaine. Ils ont demandé si elle avait vu des soldats anglais. Elle a dit que non et alors ils ont pris les petites. Je n'étais pas là, je chassais de quoi manger. Elle a dit aux filles de se battre, de crier, d'être impossibles, et elles ont si bien fait qu'elles ont été retournées presque tout de suite. Quand je suis rentré avec un beau lièvre, elles étaient de retour. On a décidé de descendre à Aix et les gamines sont allées chez les bonnes sœurs. 1941. On savait que Julia et les petites devaient partir pour l'Amérique. Ce n'était pas simple, il ne fallait alerter personne. Alors Julia, un beau matin, a sorti les gamines de l'école pour les emmener à la plage. Elles m'ont fait la bise et je ne les ai revues qu'en 1947.

Julia, pendant des semaines, avant leur départ, avait fait la queue au Consulat Américain. Finalement, un cousin à elle, qui travaillait pour le State Departement, a pu intervenir, et

lui procurer les papiers nécessaires pour d'abord aller à Lisbonne en avion, puis de là partir en bateau pour New York. Elle avait même laissé des valises à la consigne de l'aéroport de Marseille pour ne pas se faire remarquer à leur départ. Elle m'a raconté par lettre qu'une fois à l'aéroport, il manquait un timbre officiel. Alors, elle a dû laisser Monique assise seule sur les valises pour retourner au consulat pour régler ça. Pauline ne pouvait être seule, après les bombardements du port de Marseille, elle était devenue très nerveuse. Julia et les filles ont dû attendre un mois à Lisbonne avant d'avoir un bateau pour New York. Fin novembre 1941, elles sont parties pour l'Amérique et le 7 décembre 1941, en pleine mer, l'ordre a été donné de peindre le bateau en gris car la guerre venait d'être déclarée. Les Allemands ont quand même torpillé le bateau rempli d'enfant. Ils ont dû faire escale aux Canaries pour faire réparer le bateau. Julia, Pauline et Monique ne sont arrivées à New York que quelques jours avant Noël 1941. Moi, j'allais suivre, mais il fallait que Julia fasse les démarches pour moi en Amérique. Elle l'a fait et j'ai eu le visa. Mais voilà, un jour comme ça, au Cour Mirabeau, j'ai vu un vrai salaud de Français, un collabo. J'étais avec des copains et j'ai tiré et voilà, j'avais un prix sur ma tête. Je ne pouvais pas faire autrement, trop de gens pris de chez eux, trop de jeunes perdus à jamais, il fallait arrêter ça. J'ai tout arrêté et je me suis mis dans la clandestinité. Ça a duré 4 ans.

Je dessinais, partout dans les cafés, à la campagne, à Marseille, à Aix, même à Lyon. Les Allemands voyaient ce manchot en train de faire des croquis assis au même café qu'eux et jamais ils n'ont su que l'homme qu'ils cherchaient était à leur côté. Je me suis fait courtier en art pour pouvoir me déplacer sans créer de soupçons, et aussi pour avoir de

CURRUCULUM VITAE
cccccccccccccccc

Je, sous-signé, Séraphin, Gabriel LAURIN, né à AIX-EN-PROVENCE, Département des Bouches du Rhône, France, citoyen français, domicilié 22 rue des Etuves à Aix-en-Provence, déclare être marié avec Julia Barbar- CHANLER, de nationalité américaine, le mariage ayant été célébré à Aix-en-Provence le 5 novembre 1936. De ce mariage sont issus deux enfants : Pauline-Rose LAURIN, née le 9 février 1936 à Aix-en-Provence et Monique Chanler LAURIN, née le 5 mai 1937 à Aix-en-Provence, l'une et l'autre inscrites sur le passeport de leur mère, Madame Julia Barbara CHANLER LAURIN, actuellement aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, à NEW-YORK, 1155 Park-Avenue, où elles habitent avec leur mère.

Je déclare en outre être possesseur du Certificat d'Etudes, avoir quitté l'école à l'âge de 14 ans pour entrer à l'Ecole de Marine Militaire de Lorient, d'où je suis sorti avec le Brevet de Mécanicien. J'ai dû abandonner ma carrière de mécanicien dans la Marine à la suite d'une blessure en service commandé, blessure qui nécessita l'amputation de ma main droite et provoqua ma réforme de la Marine. Je suis pensionné à 85 %.

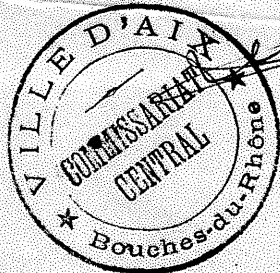
Depuis, je me suis entièrement consacré à la peinture, à laquelle je m'étais toujours intéressé depuis mon enfance, (ce qui m'avait valu à l'Ecole un prix d'argent de la Ville d'Aix et le septième prix des Ecoles de France) et je vis comme artiste-peintre.

Je déclare en outre ne me livrer à aucune activité politique, n'appartenir ou n'être inscrit à aucun parti politique, n'avoir subi aucune condamnation pour des raisons politiques ou autres, et désireme rendre aux Etats-Unis, où je n'ai jamais séjourné auparavant, pour aller voir ma femme et mes enfants.

Aix-en-Provence, le 5 mai 1942

Séraphin, Gabriel LAURIN

Vu pour la certification matérielle de la signature de
M. Séraphin Gabriel Laurin apposée ci dessus le 5 Mai 1942.
Le Commissaire de Police Chef de la Section



LY REFER TO
FILE No. WLP/eu



DEPARTMENT OF STATE

THE FOREIGN SERVICE
OF THE
UNITED STATES OF AMERICA

AMERICAN CONSULATE

Marseille, le 2 novembre 1942.

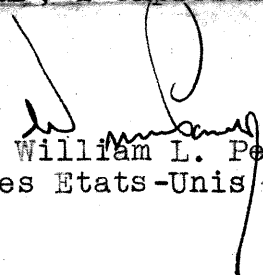
Monsieur Gabriel Laurin,
Campagne Laurin,
Quartier de Beauregard,
Aix-en-Provence.

Monsieur,

Je vous prie de noter que je viens de recevoir un télégramme de Madame Laurin dans lequel elle indique qu'elle a terminé les formalités relatives à votre demande de visa pour les Etats-Unis; elle ajoute qu'elle-même et les enfants vont bien et qu'elle est actuellement à son adresse de New York: 1290 Madison Avenue.

Il est à supposer que le Consulat recevra maintenant sous peu l'autorisation nécessaire de Washington pour la délivrance de votre visa, dans quel cas vous serez avisé immédiatement.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués


William L. Peck
Consul des Etats-Unis d'Amérique.

<p>ÉTAT FRANÇAIS CARTE D'IDENTITÉ N° 150</p>		
<p>Nom MATTEI</p>	<p>Prénoms Louis</p>	
<p>Domicile 27 rue de la République</p>		
<p>Profession artiste peintre</p>		
<p>Né le 22 juin 1901</p>		
<p>à Marseille Dpt. B.S.G.</p>		
<p>M.S. de Martin Douin</p>		
<p>et de André Guéroux</p>		
<p>Nationalité Française</p>		
<p>Signature du titulaire <i>A. Mattei</i></p>		
<p>Empreintes digitales</p>		<p>DAV 15 FRANCS</p>
<p>le 16 SEP 1944</p>		

<p>SIGNALEMENT</p>		<p>Caractéristiques de Domicile</p>	
Taille 1m 63	Visage ovale	Timbre	
Téint brun	Cheveux gris	SC. française	
Moustaches	Front large	ENT. chm.	
Yeux bruns	Nez au-dessus	ENT. h.	
Bouche medium	Menton avancé	ENT. b.	
Signes particuliers aucun		ENT. h.	

Signature: *G. Chassagnat*

VILLE d'AIX-en PROVENCE

AIX le 7 NOVEMBRE 1944

ORDRE DE MISSION (Permanent)

Monsieur Gabriel LAURIN est chargé par la Commission de Sécurité Publique d'une mission PERMANENTE toute Zone FRANÇAISE LIBERÉE.

Les autorités civiles et militaires sont priées de faciliter l'exécution de sa mission.

Le présent ordre de mission tiendra lieu de laissez-passer pour tout véhicule utilisé par le porteur.

Le Président de la Sécurité Publique

FORCES ARMÉES FRANÇAISES
 Section
 VILLE D'AIX-EN-PROVENCE
 SÉCURITÉ PUBLIQUE
 Hôtel de la Mole Noire

quoi vivre. Le nom sur mes papiers officiels était Louis Mattei et malgré le fait que ma date de naissance était la même que celle de Gabriel Laurin, j'avais mis Marseille comme lieu de naissance sur mes papiers. En tant que Mattei, j'ai mis mutilé et pas manchot alors ils n'ont jamais fait la connection entre Biel dit le manchot et Mattei le mutilé de guerre. Au début, après que les petites et Julia sont parties, j'ai eu une vraie dépression. Je suis même tombé malade. J'ai reçu les papiers de Julia. Je pouvais les retrouver en Amérique, et s'il n'y avait pas eu ce salaud de collabo, qui sait peut-être j'aurais vu mes filles grandir, je n'aurais pas arrêté de peindre.

Toute ma vie, mes filles étaient tout pour moi et j'ai senti que malgré cette séparation, je suis resté Papa. Ma fille Pauline était l'enfant de l'amour, et Julia et moi, on lui a donné les deux noms de femmes qui m'ont marqué le plus, Pauline, ma mère, et Rose, pour la tante Rose. Monique était l'enfant du couple Laurin et donc elle a eu le nom du père de Julia, Chanler. On était une vraie famille, comme j'étais au temps de ma grand-mère, ma mère et la Tante Rose. La Trinité. Trois femmes dans ma vie et malgré le divorce et une vie remplie de femmes toujours une constante : Julia, Pauline, Monique.

De 41 à 45 j'ai fait mon devoir, et puis je me suis remis à peindre. Je suis allé à Paris et comme dans ma jeunesse, j'ai retrouvé les boulevards, les rues étroites et pleines de galeries, de gens que j'avais connus avant la guerre, avant même Julia. Je ne pouvais plus faire comme avant, il me fallait de la couleur, beaucoup de couleurs, des traits simples et

CARTE d'IDENTITE

délivrée à Monsieur LAURIN Gabriel (responsable du service d'épuration)

né le 22-2-01 à Aix-en-Provence demeurant au Plateau Beauregard à Aix-en-provence

Fait à AIX le 4-II-44

Le Président de la Sécurité Publique

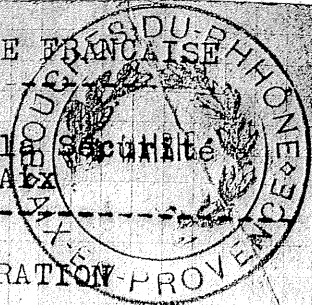


Signature du titulaire

Signature of Gabriel Laurin

REPUBLIQUE FRANÇAISE

Direction de la Sécurité Publique d'Aix



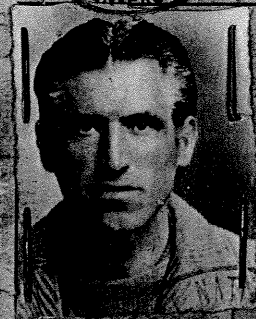
SERVICE EPURATION

Laissez-passer et circuler librement en toute circonstance le titulaire de la présente carte qui est autorisé à requérir l'assistance de la Force Publique, pour les besoins du service.

Le titulaire est également autorisé à porter une arme un revolver marque: F.N.A. Herstal Belgique N° 806-42.a

CARTE D'IDENTITE

Nom *Laurin*
Prénoms *Gabriel Germain*
Profession *Artiste Peintre*
Nationalité *Française*
Né le *22 Février 1901*
à **AIX-EN-PROVENCE**
Domicile *18 Rue de la République*
AIX-EN-PROVENCE
Taille *1m 65* Cheveux *gris*
Bouche *14* Yeux *gris*
Visage *ovale* Teint *rosé*
Signes particuliers *amputé main*



Signature du titulaire

Je soussigné Max JUVENAL, chef Régional des Mouvements Unis de Résistance, atteste que M. LAURIN Gabriel a fait preuve d'actes de résistance dès le lendemain de la défaite et a participé à ce titre, à toutes les manifestations que demandait la radio de LONDRES.

Il vint se mettre à ma disposition fin 1943 alors que j'avais quitté mon domicile et que j'organisais les départements qui étaient sous mon contrôle. Il fit partie des groupes Francs qui, avec la collaboration des saboteurs envoyés par Londres, organisèrent différentes opérations de représailles dans notre département.

Il fut désigné en Janvier 1944, comme chef des groupes Francs du département des B.D.R.

En Août 1944 il fit partie de l'équipe qui, à mes cotés participa à des combats dans la région d'AIX.

En foi de quoi je délivre la présente attestation pour servir et valoir ce que de droit.



Ernst Erich Noth - Julliard 1970

" Mémoires d'un Allemand "

Même si le qualificatif de patricien n'était pas du goût d'Edouard Aude, dans le commerce d'amandes de Gabriel Milhaud, l'on avait conservé, à bien des égards, des coutumes très patriarcales. Non seulement le maître du comptoir y avait blanchi sous le harnois, mais parmi les plus âgées des trieuses d'amandes du rez-de-chaussée on comptait la tante et mère adoptive de Gabriel Laurin. Ce peintre manchot était déjà un personnage bien connu de la ville. Auprès de braves bourgeois, cependant, il n'avait pas bonne presse. Il passait pour sauvage et sans doute l'était-il effectivement, puisqu'il préférait la fréquentation de certains bars de mauvais aloi aux cafés élégants. On chuchotait sur son compte de mystérieuses allusions à certaines relations qu'il aurait entretenues avec la pègre de Marseille, durant son séjour là-bas, et comme par ailleurs il affichait au grand jour une liaison tenace et simultanée avec deux ravissantes soeurs blondes qu'il appelait ses oisillons, les sympathies des milieux bien-pensants ne lui étaient pas précisément acquises. Quant à sa compétence artistique, en dehors des Milhaud et de quelques nouveaux venus de la ville, personne ne paraissait en avoir la moindre idée. Il a fait cependant une très belle carrière et ses toiles sont appréciées dans le monde entier.

Lorsque, il y a près de cinq ans, dans ma quête éperdue d'une époque révolue, je prospectai Aix dans le vain espoir d'en découvrir la trace, la première personne sur laquelle je tombai fut Gabriel Laurin. Pendant un bref moment, j'eus alors l'impression que mes vingt-deux ans passés en Amérique n'avaient jamais existé. Pendant ce quart de siècle, Laurin n'avait guère changé. Il est demeuré svelte et élancé : sa silhouette a gardé des allures de jeune homme, sa démarche est aussi élastique et ferme qu'autrefois. Il a commencé, bien entendu, à grisonner et plusieurs mèches de sa chevelure abondante et légèrement ondulée virent au blanc immaculé ; de ce fait, les traits réguliers, fort expressifs et quasi ascétiques de son visage bronzé par le soleil se profilent plus nettement encore. Ses yeux, d'un marron étonnamment foncé, capables parfois d'émettre des éclairs fulgurants ou bien de briller d'une lueur infiniment douce, n'ont rien perdu de leur éclat ni de leur intensité de rapace. Cet artiste authentique, qui a suivi à l'écart des écoles et des courants de la mode sa vie propre et réellement personnelle, sans se laisser distraire de son travail ni par la gloire ni par le mépris, possède cette invulnérabilité de l'aigle solitaire qui se sait hors de portée de toutes les flèches.

Laurin s'habille aujourd'hui exactement comme autrefois, de façon simple et pratique. Il porte toujours le pantalon de grosse toile bleue des ouvriers du pays, les espadrilles à la mode dans la contrée, et la courte marinière du quartier du Port à Marseille. Comme jadis, l'éternelle musette pendouille à son épaule. Comme alors, on y voit poindre un quignon de pain d'Aix, à défaut des crayons et des carnets de croquis, dont il ne se sert d'ailleurs que rarement : ce qu'il a emmagasiné dans sa chasse aux images demeure ineffaçablement gravé dans sa mémoire et pour toujours enfermé dans son subconscient. Le travail proprement dit, il l'exécute ensuite dans son atelier situé à l'écart, et dont peu de gens connaissent l'intérieur. Ses oeuvres, il vous les présente tout au plus quand, à l'improviste, l'envie lui en prend, mais jamais sur commande ... Je suis un peu au courant de ce que recèle cet atelier et peux d'ores et déjà prédire avec certitude que les amateurs de peinture resteront un jour bouche bée devant toutes ses toiles. Ils seront saisis d'admiration et ne tariront pas d'éloges, à titre posthume, bien entendu !

Pour celui qui ne connaît pas le pays et ses habitants, il lui sera difficile de ne pas prendre notre artiste pour un clochard. Pourtant, il n'est pas aussi démuné qu'il peut le paraître. Cette indépendance financière, il ne la doit nullement à son mariage, contracté il y a une trentaine d'années, avec une riche héritière américaine. Car les tableaux de Laurin "se vendent" maintenant et même fort bien .

Quand il me vit soudain surgir devant lui, Laurin ne manifesta pas le moindre étonnement. Nous reprîmes notre conversation exactement au point où l'irruption des nazis en 1940 l'avait interrompue. Il me parla de lui-même, et de moi, et surtout de cette nouvelle ville d'Aix. Il devina tout de suite que, pour moi, ce retour aux sources serait un échec. Me sachant vulnérable, il fit preuve de beaucoup de tact et de gentillesse à mon égard. Aussi fut-il le seul à qui j'avouai effectivement ma défaite. Malgré cela, au moment de partir d'Aix, une nouvelle fois, je ne lui ai pas dit au revoir. Sans doute n'y aura-t-il plus de revoir, et prendre congé, en pareil cas, me paraissait superflu. Il est des affinités ou des ententes intimes qui n'ont besoin de nulle confirmation formelle ni d'aucune expression épistolaire. Elles ne font que s'affermir par l'éloignement .

Il est vrai qu'on ne perd jamais complètement de vue un homme comme Laurin. Même pendant la guerre, éloigné de milliers de milles, je ne l'ai pas perdu de vue. Durant mon activité strictement terrestre au service du contre-espionnage de la marine américaine à Washington, je vis en 1944, deux rapports d'agents sur l'activité de la Résistance française entre Marseille et Toulon, dans lesquels mon ami figurait en bonne place. Il est vrai que certains coups de main de Laurin contre les occupants sont de notoriété publique .

C'est ainsi qu'un jour, il s'assit, en plein après-midi, aux Deux-Garçons à la table d'un officier supérieur allemand. Avant que l'occupant ahuri ne se remette de son étonnement à voir surgir devant lui un homme recherché par toutes les polices, le peintre lui plaçait le canon de son pistolet sur l'estomac pour négocier, grâce à cet argument irrésistible, la libération de quelques maquisards. En tout cas, la réputation de Laurin comme résistant fut tellement bien établie, qu'à la Libération on voulut le nommer maire d'Aix. Bien entendu, il refusa ce poste avec un sincère ahurissement (comme tous les honneurs, d'ailleurs). Il ne désirait rien d'autre, pour lui-même, que de jouir de la liberté reconquise pour peindre .

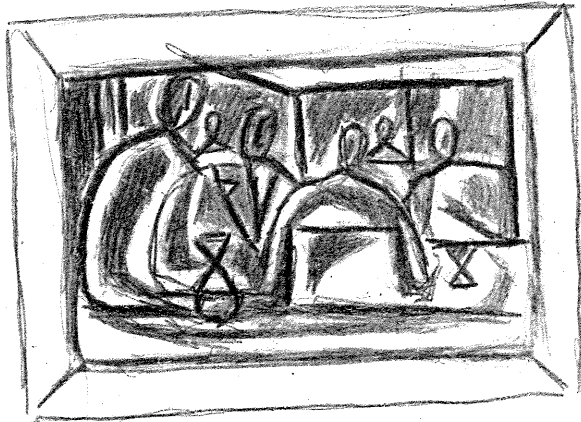
Il n'aimait guère à parler de cette époque. A l'égard de ceux des occupants qui durent laisser leur vie dans cette impitoyable guerilla, Laurin n'éprouvait ni haine ni compassion : ils n'avaient été, pour lui, que des gêneurs. "Ils n'avaient qu'à ne pas venir", disait-il laconiquement, et peut-être cette explication rageuse, qui d'ailleurs n'en est pas une, est-elle plus juste et plus convaincante, en tant que motivation de son action, que mainte retentissante tirade patriotique ou maint mot d'ordre sonore de lutte anti-fasciste ...

Les deux Garçons

Créé vers l'an 1800

Téléphone : 0-51
r.c. Marseille 6851.

Aix-en-Provence, le



Dessin de Laurin pendant la guerre ... 1944

HEADQUARTERS
7TH ARMY G-2 S S S

Thonon le 24 Novembre 1944

ANNE GEORGES LOUDES HERY
Chef du Réseau FRANC-CROIX
Au service du Colonel BEAUJARD
Au service du Colonel HYDE
S.S.S. G-2 7TH ARMY

Certifie que LORRAIN Gabriel , H.54 , à mon service a appartenu à la " RESISTANCE ACTIVE " dès les premières heures .

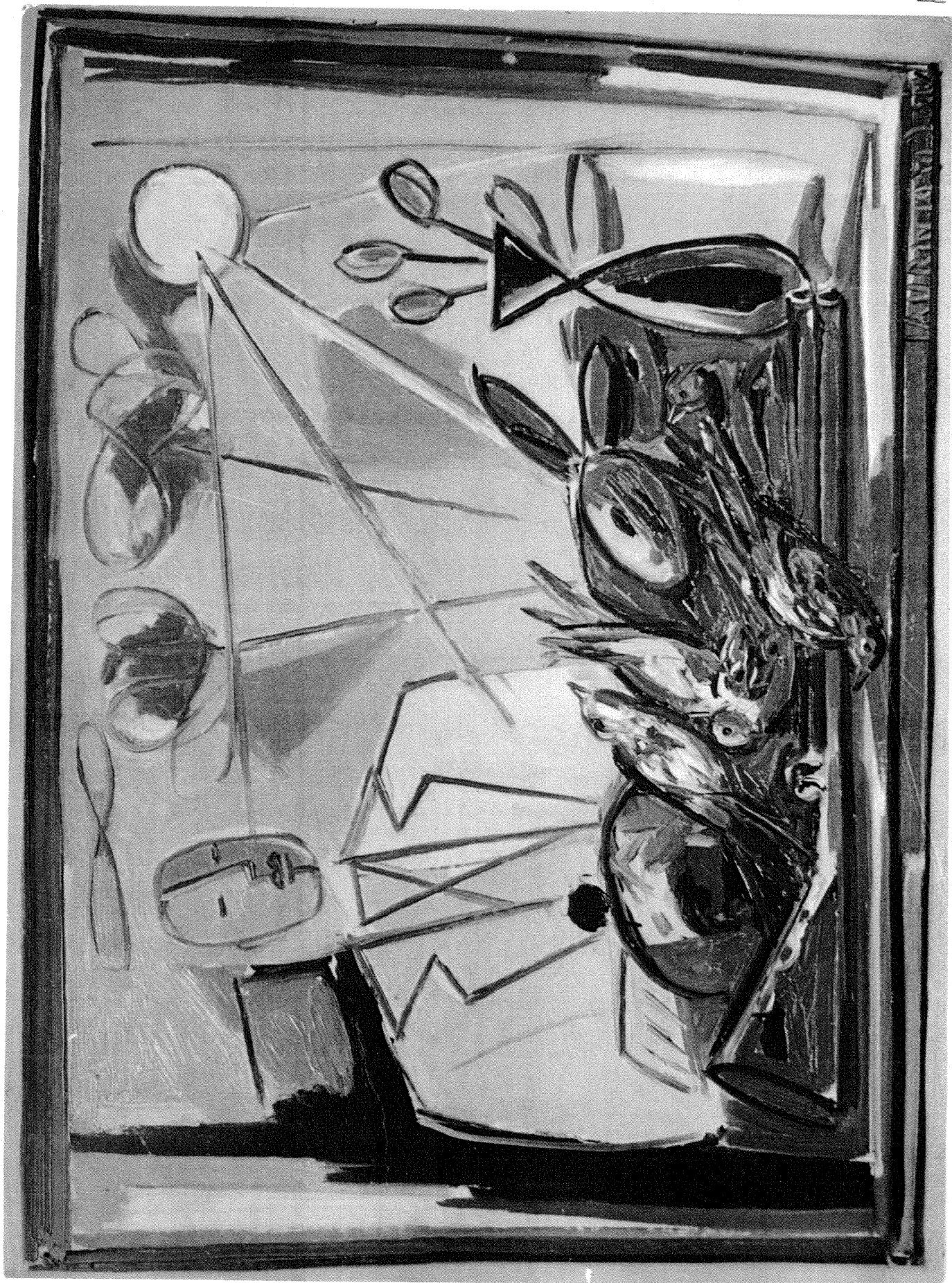
Qu'il a porté son action au delà de toute expression , tant sur le plan courage - honneur - sacrifice - (dont les Archives secretees reveleront un jour l'extraordinaire hercisme) .

Au service du Capitaine THOMSON , O.S.S. G-2 cet homme gravement mutilé a accompli une mission de reconnaissance en pleine ligne de bataille . avec un si remarquable esprit de simplicité , de dignité detachée , qu'il apparut au milieu des Officiers Americains , à ANNE GEORGES qui l'observait , comme le symbole vivant de la FRANCE déchirée , mais vaillante , mais fière .

ANNE GEORGES l'a proposé pour la Croix de la LEGION d'HONNEUR , à cet hommage la ville d'AY toute entière souscrit .

ANNE † GEORGES

Anne Georges Loudes



ça n'a pas plu à certaines personnes. Ils voulaient le sûr, le passé. Moi je voulais du clair, pas d'ombre, pas d'esprit torturé. Des femmes simples, belles toutes en couleurs, la guerre c'était finie. Des oiseaux, des fruits, personne ne faisait ça. Il y en a qui trouvaient que ça faisait affiche mais je m'en foutais car j'ai eu raison. J'ai eu une belle exposition à la Galerie G. Denis 20 rue de la Boétie le 11 Octobre 1946. Tous mes amis sont venus, Calder aussi. Mon ami Maximilien Vox avait écrit la préface. Un jeune critique m'a compris, a compris mon travail, il s'appelait Jean Bouret et c'est Cendras qui lui avait parlé de moi. Quand je l'ai rencontré, nous sommes devenus amis. Il aimait et comprenait beaucoup sur l'art et l'homme. Le soir même du vernissage, j'ai tout vendu. J'avais de quoi vivre, acheter des tubes de peinture et des draps de lin pour faire mes toiles et j'étais bien. Julia pendant la guerre m'écrivait de longues lettres sur les petites, parfois à cause de la guerre et de la censure, elles prenaient du temps pour venir à moi, et toujours dans ses lettres, elle montrait qu'elle voulait retourner à Aix, refaire notre vie comme avant. Après l'exposition, j'avais assez de traîner dans les rues de Paris. Aix je m'en lassais. J'étais fatigué, je voulais voir ma famille, alors en 1947 je suis parti pour New York.

Julia avait un bel appartement et les petites étaient grandes. Pauline avait 11 ans, Monique 10 ans, elles parlaient anglais. Julia voulait le divorce, je ne m'y n'attendais pas. Une amie à elle qui était venue à New York pendant la guerre, lui avait dit qu'on avait été amant. C'était une Américaine. Une des meilleures amies de Julia à Aix ; ses petites jouaient avec les nôtres. Pour Julia c'était trop. On a vécu à Aix, une vie pas comme tout

il y a une Biographie de Cendrars sur moi

BLAISE CENDRARS

AIX, grand carrefour, a toujours accueilli les personnalités et les gloires les plus diverses... que les Aixois traitent selon leur humeur...

En 1940 Blaise Cendrars s'arrêtait dans notre ville, s'enthousiasmait, pendant 4 ans, à en découvrir les beautés et les drames et devait, de cette longue visite, garder deux amitiés !

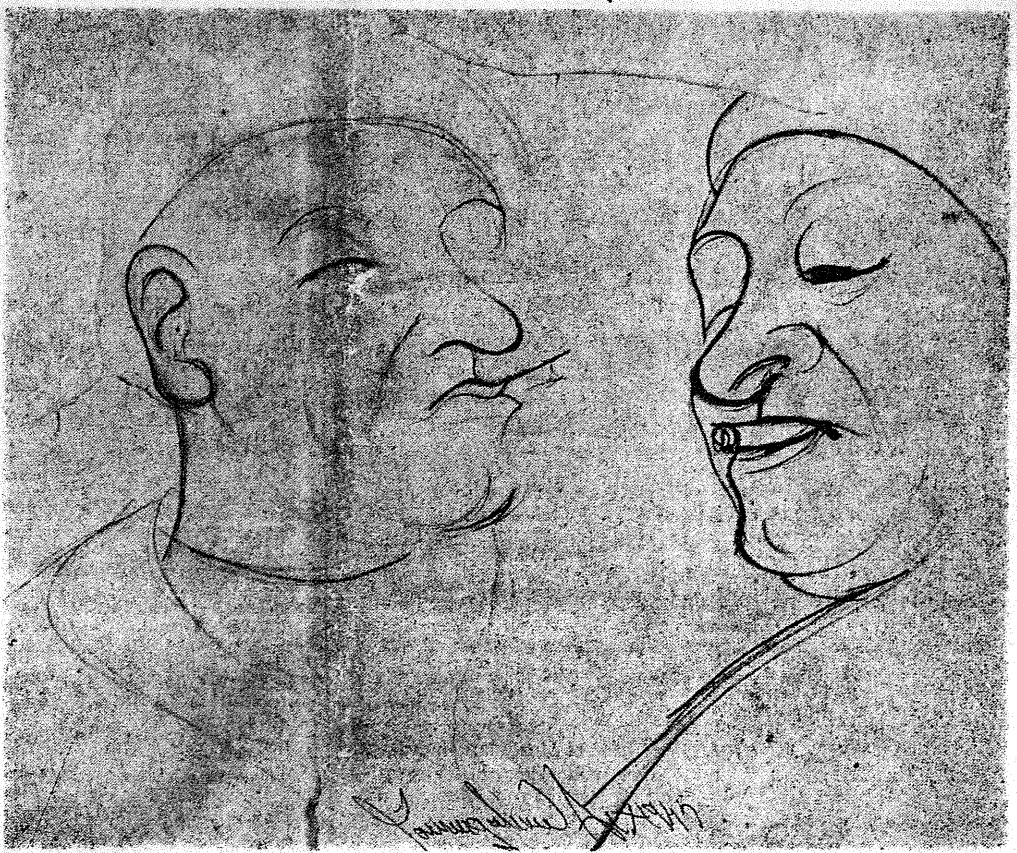
La première fut celle du peintre Gabriel Laurin que nous laissons Blaise Cendrars lui même présenter :

« Je... j'ai toujours eu de mauvaises fréquentations. Ainsi, durant les 4 années de mon dur exil à Aix, je n'ai fréquenté qu'un jeune peintre avec qui je me suis fait ami au grand scandale de la ville. Je ne compte plus les boutiquiers, les affreux bourgeois, les dames peintres et les bas bleu chez qui je n'allais pas prendre le thé, les intellectuels des « deux garçons » qui m'assommaient, les inconnus qui éprouvèrent le besoin de me mettre en garde contre cette fréquentation, le devoir de me prévenir des suites que cette amitié pourrait comporter pour moi. Jusqu'à un chef de la « légion » qui bondit un jour hors de sa permanence pour me courir après sur le Cours : « — maître, je vous vois souvent passer avec un individu qui marque mal. Méfiez-vous, c'est un individu dangereux. » Et l'inspecteur primaire : « — je connais ce garçon. Je l'ai eu à l'école du soir. C'est un élément de trouble, de désordre ! » Oh, la province !... »

Je pourrais ajouter que mon ami est peintre, le meilleur dessinateur que j'ai rencontré depuis longtemps, qu'il est amputé de la main droite, mais je n'en dirais pas plus long aujourd'hui : toute la ville en parle ! »

Blaise Cendrars AIX, DU 11 AOUT AU 1^{er} SEPTEMBRE 1944

La seconde, celle d'Edouard



par Gabriel Laurin

Quand Cendrars se remit à écrire, il demanda à Laurin de faire son portrait. Le peintre se rendait, tous les matins, dans la chambre de la rue Clémenceau et pendant que Cendrars malmenait sa machine à écrire, lui même malmenait ses crayons, mais il n'était pas satisfait de son travail. Un jour, agacé, il déchira sa feuille, la roula en boule et la jeta...

Une jeune femme - sur l'identité de laquelle nous n'avons pas de raisons d'insister - mais qui elle en avait, de bonnes, de se trouver là... - prit le papier froissé et le garda... 15 ans.

Il s'agit du dessin que nous publions et que G. Laurin a bien voulu donner à « La Provence Libérée ».

Blaise Cendrars ou Gabriel Laurin dans "L'homme foudroyé"

se Cendrars, que nous devons évo-

Blaise Cendrars, sur ce terrain,



Lendras et Laurin - Jbisc. 1944

le monde et elle s'en fichait. À la maison, j'avais Yvonne, ma première femme et sa sœur Dédé qui habitaient avec nous, on était comme des gosses, heureux sans méchanceté. La guerre venait. Le monde voulait être heureux et Julia les aimait beaucoup. C'était de la famille. Mais voilà, à New York c'était son monde, très social, mondain, mais puritain pour autant, et elle ne pouvait pas élever les petites comme c'était avant. Elle ne pouvait pas non plus les en mener à Aix, les faire vivre une vie de bohème, d'artiste. Julia venait d'une famille dite royale en Amérique, fondateur du pays, descendante des premiers gouverneurs de New York et du Massachusetts, signateur de la charte de l'Indépendance Américaine, une proche cousine de la femme du président Roosevelt. Pour elle, il n'y avait plus de passé, juste les petites et la paix. Pour moi c'était fini et je suis rentré à Aix, foutu. En rentrant je n'avais plus de famille, et je me traînais dans les rues de ma ville. Heureusement pour les amis comme Cendras et Méraud et les copains d'enfance, toujours fidèles, un constant dans ma vie. Et j'avais toujours mes filles, et toute ma vie, elles ne m'ont jamais laissé tomber. Je me suis remis à peindre, à marcher dans la campagne et j'ai eu des amies superbes.

J'ai toujours aimé les femmes, toutes. Comme j'ai dit à Monique, il n'y a pas de femme laide, il y a toujours quelque chose de beau. Que ce soit les yeux, la peau, et il n'y a pas d'âge, car la beauté peut être aussi ridée par le sourire des années et être belle. Julia m'écrivait sur les petites et elles, de temps en temps m'écrivaient aussi. Je me suis refait une vie et j'ai trouvé que Julia avait eu raison après tout. Je suis retourné en Amérique à l'invitation de Julia, en 1949. Cendras me le déconseillait, mais c'était bien que j'y aille.



La pluie

Exposition Galerie G. Denis. Paris. 1946

vendredi
26.

Mon cher Laurin,

Bourret m'écrit qu'il a vu
ta peinture, qu'il en a reçu
un grand coup et qu'il a
écrit la préface. Je suis
bien content pour toi car
c'est un gentil garçon que
j'estime. — A bientôt.
On viendra au vernissage

Bien Cendras

23 rue Jean-Dolent
Paris XIV

Cendras - 1951

VOILA, dit mon ami Laurin en montrant le *cabanon* de Cézanne dans la campagne d'Aix-en-Provence, voilà où je me réfugiais, pendant l'invasion, quand j'avais « fait un bonhomme ».

Faire un bonhomme, dans le style de Laurin, peut signifier deux choses : ou bien, en langage d'artiste, dessiner un personnage ; ou bien, en langage de combattant de la Résistance, abattre un ennemi.

Il est resté légendaire dans sa ville natale, où il disputait le pavé aux Allemands et à leurs agents, au cours de batailles rangées au revolver, dont chacune laissait sur le carreau morts et blessés...

De cette époque animée l'artiste, aujourd'hui, se souvient à peine. Il a repris le pinceau, et voici que de confiantes amitiés le décident à exposer pour la première fois.

Seulement, sa manière a entièrement changé : alors que ses longues années de recherches solitaires avaient fait de lui un dessinateur exact et délicat, l'authentique héritier des réalistes du XV^e siècle — ce goût furieux de la vie qu'il a développé dans la lutte et le péril se traduit maintenant par une explosion de couleur, par un feu d'artifice de tons purs et éclatants.

Les toiles qu'il expose, œuvre de sa personnalité mûrie, mystérieusement libérée par l'action, surprendront un public et une critique habitués à rechercher la filiation d'un peintre. Car leur originalité est totale.

Combien il est loin cependant de la peinture dite « abstraite » ! Qu'il peigne un fourneau de cuisine, un chat jaune devant un plat de poissons rouges, une scène de marché, une femme mauve au lit contre un ciel bleu, c'est une extraordinaire joie de couleur ré-inventée qui se libère à propos d'une réalité qui n'est qu'un prétexte aux délices de l'imagination...

En quoi Laurin est authentiquement et spontanément ce que tant de contemporains s'exercent en vain à devenir : un

véritable primitif, tantôt sauvage, presque barbare, tantôt d'une subtilité intellectuelle aiguë. Mais cela inconsciemment, et parce que ce double don, il le porte en lui-même, sans rien devoir aux écoles ni aux influences.

Car sa vie est l'explication de son art : né du peuple de Provence, dans cette ville d'Aix qu'il a à peine quittée, même pour se battre — artisan, puis matelot, et, ayant perdu la main droite, champion de course à pied — Laurin s'est mis à peindre et à dessiner il y a vingt ans, par l'un de ces hasards qui découvrent les vocations à elles-mêmes. Dans le vestiaire d'un stade, un camarade coureur s'amuse à tracer des croquis. « Si j'essayais ? » se dit Laurin, que toutes les manifestations de la vie fascinent...

Seul, il s'acharna, des années, bien que manchot, à traduire par le dessin les hommes, les paysages, les scènes parmi lesquels il vivait ; œuvre considérable, qu'il a presque entièrement détruite, et dont quelques spécimens seulement figurent à son exposition. Il dessinait partout et sans cesse, dans les cafés, dans les fermes, dans les rues — jour et nuit.

En même temps, il s'appliquait, loin de toute société, à la traduction en peinture de ses découvertes de dessinateur.

C'est dans cet esprit de possession du monde que cet homme, redisons-le, si simple à la fois et si subtil prépare son œuvre de demain, vouée aux choses naturelles et aux bonheurs élémentaires.

C'est pourquoi Laurin, peintre que bientôt Paris saluera parmi les grands, vit ignoré, sauf de quelques amis, au cœur secret de la ville qu'il aime.

Buvez un verre le soir sous les platanes du Cours Mirabeau, aux alentours de notre Blaise Cendrars et voyez surgir d'un pas souple et silencieux de Mohican, un petit homme bronzé, aux longs cheveux grisonnants, la chemise bleue largement ouverte sur un foulard rouge. Il s'arrête, sourit de toutes ses dents sous un regard noir et perçant — s'assied, ou mieux se pose, se perche — sourit... et se tait.

Maximilien VOX.

Extraits des critiques sur l'exposition de Gabriel Laurin à la
Galerie G. Denis du 11 Octobre au 2 Novembre 1946

LIBERATION : René Barotte: 18/10/46

Je sais que Gabriel Laurin, très modeste, m'en voudra de rappeler ici, à l'occasion de son intéressante exposition (Galerie G. Denis) le rôle magnifique qu'il a joué dans la Résistance.

Pour participer à la défense d'Aix-en-Provence, sa ville natale, il fit 45 kilomètres nu-pieds entre les lignes adverses pour porter des renseignements aux troupes américaines.

Ce grand mutilé de l'autre guerre, trouve moyen de faire toute son oeuvre avec le bras gauche. Cette oeuvre, il ne l'avait montrée encore.

Il est indéniable que cet Aixois dans un tableau comme "La Pluie" a subi l'influence de Cézanne dont le "Cabanon" lui servait de refuge pendant l'invasion.

On pourrait trouver une certaine parenté spirituelle avec ses amis Marchand et Tal Coat, mais étant donné l'âge des trois artistes, il est difficile de fixer les limites de leur inter-influence.

Je retiendrai surtout le sens décoratif allié au don d'invention qui caractérise le plus particulièrement les peintures d'animaux.

Notons que ce peintre irrégulier a encore un grand chemin à parcourir pour se débarrasser d'une facilité trop visible dans une toile comme "La Femme à la fenêtre" plus proche de l'imagerie que de la peinture.

NOUVELLES LITTÉRAIRES : Le Flâneur des deux rives: 17/10/46

On ne saurait contester la force ni l'éclat des harmonies de couleurs pures, dans les tableaux de Gabriel Laurin, Aixois autodidacte, récemment découvert par la Galerie G. Denis et dont Maximilien Vox, dans une émouvante préface, nous conte les hauts faits de résistant.

PARISIEN LIBRE : H. Martinie. 19/10/46

Quoique privé de la main droite depuis quelque vingt ans, Gabriel Laurin authentique et légendaire héros de la Résistance dans la région d'Aix-en-Provence, a repris son activité de peintre sans pour cela mettre son ardeur combattive, en disponibilité. Autrefois dessinateur méticuleusement sensible et exact, peintre d'observation, il composait des tableaux comme "Le repos" (1929) "Les joueurs de dés" (1928) peints avec un esprit malicieux, de la même veine que le "Tartarin" d'Alphonse Daudet. Aujourd'hui c'est la couleur la plus chantante qui conquiert l'harmonie avec une sobriété de moyens tout hardiesse et bonheur. Natures-mortes, paysages, scènes de genre, compositions décoratives marquent de belles réussites imprégnées d'une joie haute en couleur, savoureusement personnelle et d'une poésie sans complaisance ou facilité.

APOLLO 15/10/46

Parmi les quelques expositions en cours, il faut noter celle de Gabriel Laurin à la Galerie G. Denis: abandonnant sa Provence, ce peintre montre rue La Boétie un ensemble très coloré. Peinture Primitive dans laquelle G. Laurin ne s'encombre pas de détails, sa première exposition est une exposition de couleurs vives, technique particulière n'empruntant à personne et jetant sur la toile le reflet de son audace d'artiste et de combattant clandestin... Gabriel Laurin n'a-t-il pas fait "quelques bonshommes" quand, braquant le revolver de son unique main, il étendait son "vert" dans les maquis de Provence.

EXTRAITS DES CRITIQUES SUR L'EXPOSITION DE GABRIEL LAURIN A LA GALERIE
G. DENIS DU 11 OCTOBRE 1946 AU 2 NOVEMBRE 1946

AUBE : René DOMERGUE: 22/10/46

Gabriel Laurin est indiscutablement un peintre, idolâtre de la couleur. Son goût pour les tons violents ne l'empêchent guère, par la vertu de son pinceau, d'irradier la joie de vivre. Il a une façon bien à lui de traduire le spectacle d'un homme sous un parapluie ou d'une femme sur un divan, ou d'une marchande de légumes, de la faire accepter en dépit de ses outrances de formes et de teintes parce qu'il croit au prestige de son beau métier. Par exemple, qu'il se méfie de sa tendance - identique à celle de bien des jeunes - à plaquer les tons crus en vastes surfaces uniformes qui cadre davantage avec la technique de l'affiche qu'avec celle du tableau.

LIBERATION-SOIR: Gaston Diehl. I.11.46

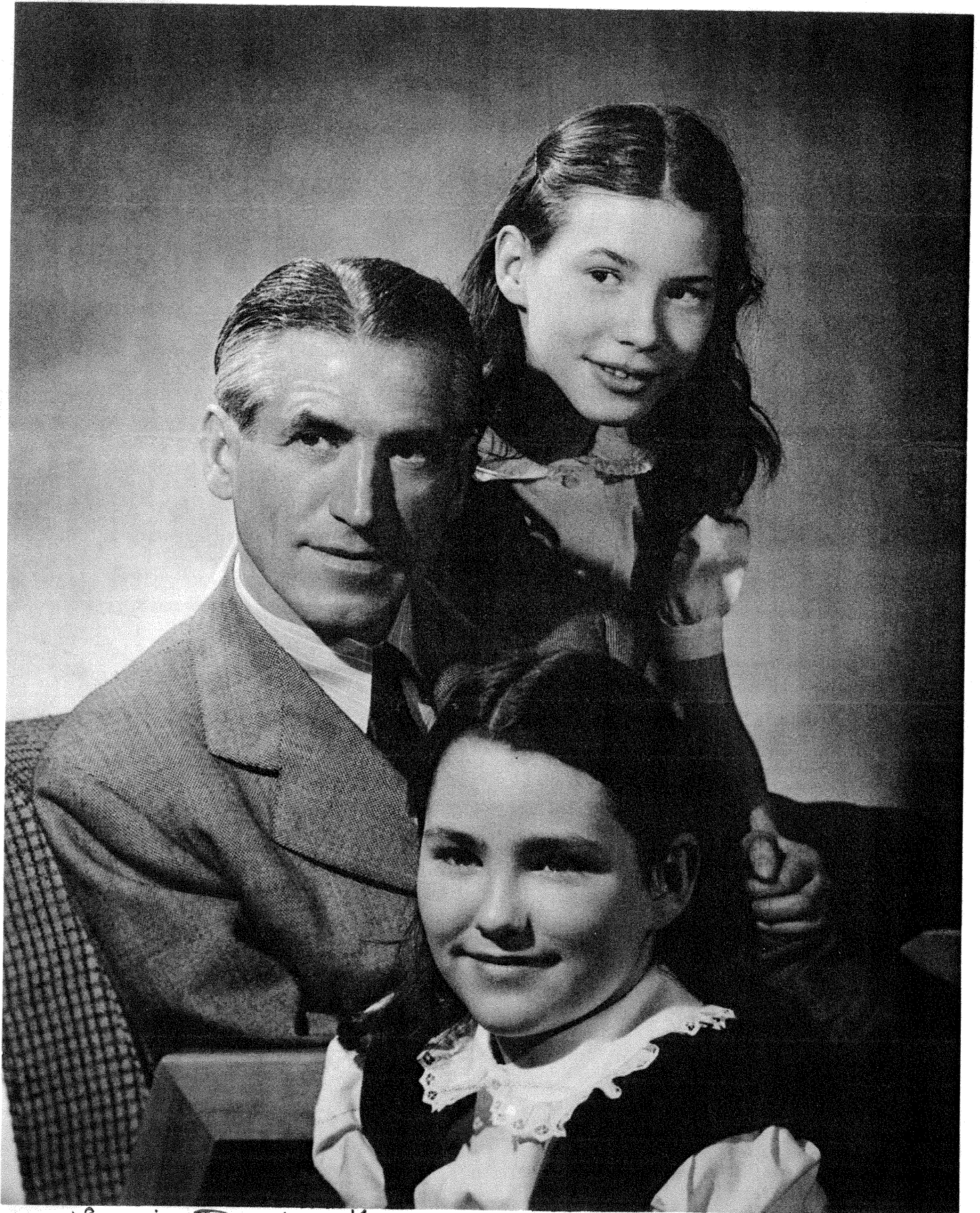
Chez Denis, Gabriel Laurin mise aussi sur l'instinct avec une bonne foi qui n'est pas exempte d'une naïverouerie. Sa réussite est cependant telle que l'on oublie volontiers l'attitude et quel'on est porté à faire confiance à ce faux rustique dont le provincialisme et la fruste bonhomie trouvent avec adresse les accents d'un langage personnel. Quelques anciennes toiles et plus encore les dessins rappellent mieux que les formes brutales et robustes, les harmonies violentes étaient son bien propre, avant que la mode s'en empare.

C'est là une leçon que bien des jeunes, portés aujourd'hui à se satisfaire davantage des improvisations intellectuelles au détriment de l'apport authentique de leur tempérament, devraient méditer.

J'étais plus solide, le divorce avait eu lieu et je voulais voir mes filles. Julia a été très chic avec moi et New York était formidable. Monique n'a pas voulu aller à l'école pendant mon séjour et Julia a accepté. Alors avec mes filles on a fait le tour du réservoir à Central Park tous les jours ensemble et on a visité les musées, et on allé au cinéma. Et puis j'ai voulu voir l'Empire State, le plus grand gratte-ciel au monde. J'ai dit à Monique on va faire notre manger et nous sommes partis dans le bus à deux étages, qu'il y avait sur la cinquième avenue. Je ne voulais pas prendre l'ascenseur. Je voulais monter à pied. J'ai expliqué que je voulais sentir la construction, étage par étage, comme les gens l'avaient construite. Monique, assez horrifiée, a compris et on a passé trois heures inoubliables.

Je suis rentré sur Aix et je n'ai plus revu Julia et mes filles avant 1953. Mais elles m'écrivaient, surtout Julia et Pauline. Je crois que Pauline était triste du divorce, elle voulait la vie de sa plus tendre enfance, Monique vivait le moment.

Julia qui m'a dit qu'elle ne se marierait jamais plus a épousé un Marquis Italien, Carlo Spinola, et a quitté New York pour le Connecticut, pas loin d'où habitait son cousin, par mariage, Sandy Calder, que je connaissais déjà du temps de La Grande Chaumière. Quand j'étais à New York en 49, elle me l'avait représenté, un homme bien, brillant et plein d'humour, il m'avait beaucoup plu et nous étions devenus de vrais amis.



Lawrin Pauline Monique

New-York 1947

En rentrant je suis allé à Paris. J'ai vu tout ce qui se faisait dans le monde de la peinture et je savais que j'étais sur la bonne voie, que je faisais vraiment autre chose. La nature, qui ne m'a jamais trahi, était la vérité. Quoi de plus beau qu'un champ de blé, une branche d'amandier et quelle joie, cette lumière de la Provence sur l'Arc ou sur le cabanon de Cézanne. Je suis retourné à la Grande Chaumière et j'ai pris le bail d'un atelier au 11 rue du Faubourg St. Martin et je me suis remis à peindre. J'ai fait la connaissance d'un homme charmant qui est devenu ainsi que toute sa famille, un vrai ami, André Gervais. Il avait une Galerie d'art, La Galerie Mai. Il m'a fait une belle exposition en 1951, et Bouret m'a fait la préface. L'Etat m'a acheté ma branche d'amandier et j'ai continué à peindre. Mes filles et Julia m'écrivaient. J'ai acheté un bout de terrain et j'ai construit moi-même avec un copain, mon chez moi, mon cabanon. Je voulais revoir mes filles, mais Julia m'a dit qu'elles venaient en France. Julia avait divorcé de son beau marquis et elle vendait sa propriété dans le Connecticut. Je me faisais tout un plaisir de montrer à mes filles leur ville et la mienne.

Les femmes m'ont toujours changé, aidé. La constante, c'était ma famille. J'ai eu maintes femmes, elles ont toutes été superbes. Je n'aurais pas pu peindre sans une femme dans ma vie. Ma mère, la Tante Rose, Yvonne et Dédé, inséparables, Méraud, Julia, Lydia, Philiberte Besançon, Ketz [Clémence Routtand] Françoise Rousselet et d'autres tant aimées. Mais malgré tout, ma famille, mes deux filles et Julia ont été tout pour moi. Le temps passait mais pas ma Trinité. Julia été toujours là, calme, une amie pour toujours et mes filles gentilles sans complications. Pour Pauline j'étais pour toujours son Papa,

La jeune fille

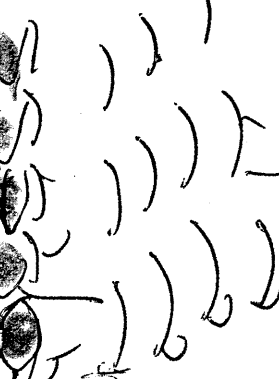


est by
Pent
Hile

Modeste
un beau
rencontrant
amis qui
lui dit
bien
la grande
de l'art. Musée

au premier. l'any
la famille
carré
carré

de grand
Amberc
d'été
de Monique
et les autres



est tout
un bon
sambour

SSSSSSSS
SSSSSSSS
SSSSSSSS

SS

Pauline le cousin un dit
pour que le cousin et que les
Bien il ne faut pas
avant Pauline ne
il en devient tellement
même l'expliquera
Pauline prétend
de Pauline et
au jour
les fameux
marchent

quel en dit
Pauline
mais le cousin est
d'été

Lettre de Laurin à Pauline et Monique - 1953



monique et
de Pauline
que très en
dans mes
quand

pour Monique j'étais l'homme, le peintre, le justicier, puis Papa, peut-être parce qu'elle est partie si jeune pour l'Amérique, qu'elle n'a vu que l'homme après. Pour Julia, j'étais le père de ses enfants. Quand j'ai rencontré Julia, elle était très pudique. Elle n'avait jamais connu un homme. Elle avait trente ans et était mariée à un homme qui l'aimait beaucoup, mais comme un vieux frère et pour Julia, j'étais l'amour fou. Le scandale, la vie de bohème, tout ce qu'elle a fui de l'Amérique, de sa famille où son père, [Robert Chanler, ami des Barrymores,] vivait une vie des années folles. Il a même été le meneur des Années Folles en Amérique. Julia a voulu échapper à tout ça. Avec moi rien n'était laid, il n'y avait pas de laideur. On était heureux, et pour toujours entre nous, la laideur disparaissait et pour elle j'étais toujours Laurin.

En juin 1953, Julia et les filles ont pris le bateau pour faire un tour de la Méditerranée et faire escale pour trois jours en Provence et puis partir pour l'Italie, l'Égypte, le Liban et puis de retour pour un mois en Provence. Ça aurait du être le contraire, mais pour elles, c'était plus simple ainsi. Pour moi c'était dur, ça faisait quatre ans que je ne les avais plus revues, c'étaient des demoiselles maintenant, aux talons hauts et maquillage. Un ami à moi qui faisait taxi les a cherchés au Bateau et on s'est retrouvés à Aix. Pour les petites et surtout pour Julia, c'était un moment difficile. Il y avait douze années de perdues. Je voulais leur faire voir la campagne, mais Monique et Pauline voulaient voir Barjema, moi je ne voulais pas. Je l'avais vendue à un colon d'Indochine, et je n'y avais plus mis les pieds. Alors elles ont pris mon copain taxi et elles y sont allées toutes les trois. Julia et les petites croyaient qu'à cause de la guerre tous les bibelots, les peintures, les livres de

Robert W. Chanler

Robert W. Chanler qui expose une série de ses œuvres chez Charpentier, a jadis quitté longtemps l'Amérique et, pendant 14 ans de sa vie parisienne, n'a pas cessé de regarder ni d'apprendre ; ce n'est donc pas étonnant de retrouver parfois certaines influences locales ; et telle toile qui représente des seigneurs du 18^e siècle renferme toutes les grâces réservées en général aux artistes français.

Chanler peint sur des paravents. Depuis 20 ans, ayant fait des recherches savantes sur les procédés techniques, il est arrivé, avec des matières telles que l'or, le plâtre, la cire, à donner à sa peinture le relief et la solidité du marbre. Le culte de la patine est chez lui poussé à un tel point qu'il est amusant de le voir caresser sa toile, comme on caresse l'encolure d'un beau cheval.

L'art de Chanler est absolument personnel. Il nous fait pénétrer à l'intérieur de pays neufs, emplis d'oiseaux, de femmes nues, d'animaux bizarre, de monstres ailés ; au milieu d'une flore imaginaire et polychrome. Ce sont parfois des visions sous-marines et de longs poissons noirs et bleus dans les eaux glauques ; ou des papillons qui dansent et font une ronde de petits soleils.

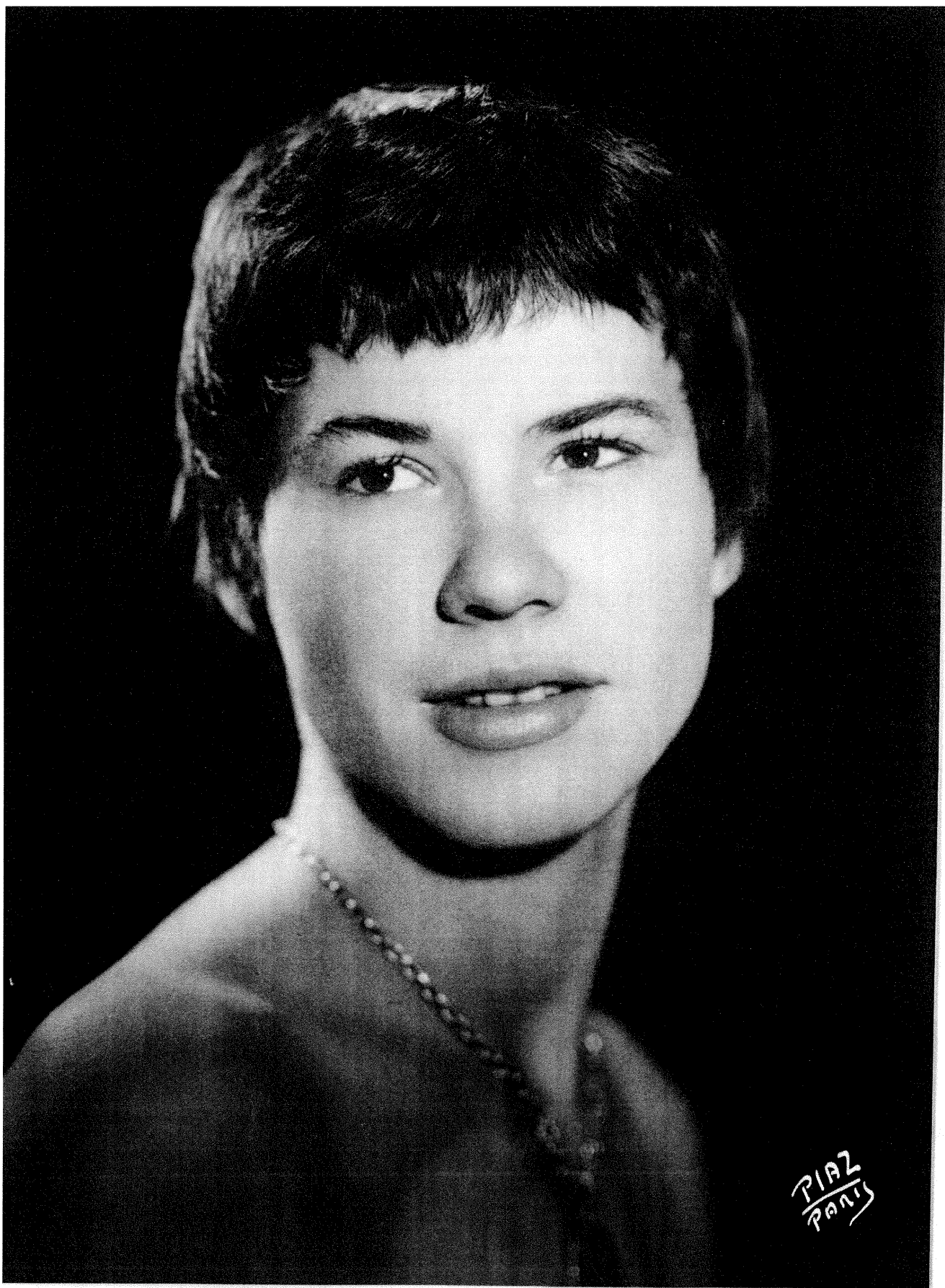
Chanler fait ses dévotions à la lumière et les tigres royaux qui se précipitent, rayés d'argent et d'or, en personnifient puissamment la magnificence ? Mais parmi ces féeries qu'il prodigue avec cette imagination et cette exubérance qui caractérisent sa propre personne, qu'il me soit permis de confier à Robert W. Chanler que j'aime par-dessus tout sa Léda noire, piquée au sein par un oiseau lumineux et passionné.

Pierre de Massot.



Robert Winthrop Chanler

Le père de Julia - 1920



Pauline à Paris
1955

Portrait de Pauline
à New-York
Laurin 1947





Monique - Paris 1955 - Portrait de Monique à New-York - 1947



Lawrence 1947

Julia étaient partis, mais quand le propriétaire leur a fait voir la maison et que Monique a vu la tête de Julia regardant toutes ses affaires, Monique dans une colère froide et polie (mon copain me l'a raconté après) a demandé au pauvre propriétaire s'il comprenait l'anglais. Il a dit non. Monique a commencé à prendre tous les livres en anglais et les a mis dans le taxi et puis les photos aux murs qui étaient de la mère de Julia et ça a duré deux heures pendant lesquelles Monique a pris tout ce qui était à Julia. Il paraît que sa colère était telle, que personne n'a pu la raisonner. À la fin, le monsieur a compris, et a dit, « J'ai une valise de vieilles photos peut être, Mademoiselle, vous les voulez ? »

C'était toutes les photos de leur enfance. Elles ne s'étaient jamais vu bébés. En récompense de la grande gentillesse et compréhension de ce monsieur, les filles lui ont montré la chambre secrète sous l'escalier. Comme il a dit à Julia, « je n'avais rien à faire des livres, des bibelots, ni des photos, ça meublait, mais la pièce secrète, ça c'est une vraie trouvaille. » Au retour à Aix, Julia avait peur que je me fâche de la conduite de Monique et c'est vrai, je n'étais pas très heureux de ce qui venait de se passer. Je me sentais jugé et accusé. Je lui ai fait comprendre que pendant la guerre, il y avait les Allemands, et après, et bien, la maison avait été vendue. Monique n'a jamais compris ma position, mais elle était très contente d'elle. Julia m'a bien rappelé, tel père, telle fille et c'était fini.

Les trois ont repris le bateau, me laissant tous les livres et photos, et ont fini à Beyrouth.

Elles avaient rencontré des Druzes sur le bateau et quand elles sont allées à l'hôtel Bristol pour trois nuits d'escale, les Zeitoune sont venus une nuit, les chercher avec une



Studio de Laurin à Paris - 1951
Sur le chevalet - portrait de Monique

voiture blindée, car ils avaient peur pour Julia et les filles. Il y avait des élections qui tournaient mal, des émeutes dans les rues. Etre une étrangère à Beyrouth n'était pas bien vu. Alors ils les ont emmenées toutes les trois dans le Jebel Druze, à un village bien à eux, Ainabe, consistant d'une vingtaine de maisons, entrelacées par des terrasses entourées de murs. Ce village surplombait une vallée d'amandiers, la ville de Beyrouth et la Baies des Anges. C'était magnifique. Julia a décidé d'être un genre de Lady Stanhope et elle a laissé le bateau partir avec toutes leurs affaires dans leurs cabines. Elles sont restées dans les montagnes deux mois, après quoi Julia a loué, à Beyrouth, un grand appartement avec une énorme terrasse, et a fait venir son chien, un Chow Chow, des Etats-Unis. Elle a mis les petites à l'école américaine de Beyrouth. Elles y sont restées un an et c'est comme ça que je suis allé en Terre Sainte. J'ai vu Damas, Jérusalem, Tripoli, Aleppo mais pas Chypre, d'où venait mon père de sang. [La mère de mon père était française, c'était son père à lui qui venait de Chypre, il s'appelait Marbec un nom plutôt allemand, ou anglais. Julia pensait que c'était à cause des croisades, qu'ils se sont trouvés là bas, qu'ils y sont restés et à la suite, sont devenus des Maronites.] Ma mère m'a raconté que mon père lui avait dit qu'il venait d'un pays où les femmes avaient des yeux de biches, qu'elles portaient des pantalons sous leurs jupes avec deux rangs de dentelles et qu'ils ont suivi le chemin de Saint Paul jusqu' Chypre, sa dernière étape. Qu'il y avait des abricotiers sur les terrasses et que c'était de grands joueurs. Pauline et Monique y sont allées, et effectivement les hommes sont de grands joueurs, que ce soit aux cartes, aux dés ou à tric trac, leur jeu préféré. Il y a des abricotiers sur des terrasses, mais les terrasses sont vraiment les toits des maisons et les filles ne portent des pantalons de dentelles que dans une certaine région de Chypre. Dès qu'elles étaient installées, Julia

m'a invité à passer un mois avec elles. C'était merveilleux. Une lumière à ne jamais oublier, un ciel bleu, bleu à ne pas en finir. C'étaient des vacances inoubliables. J'ai pu vraiment connaître mes filles, et pour toujours. J'ai eu de longues conversations avec Pauline sur l'art, la sculpture, sa vraie passion, avec Monique de longues promenades dans les collines et dans les petites rues étroites de Beyrouth, c'était un moment plein de tendresse. J'ai eu tellement d'idées, de couleurs, que j'avais hâte de rentrer à Aix, mais jamais je n'oublierais Jérusalem, avec ces petites rues du temps du Christ, ces montagnes arides. J'aurais aimé y retourner. Si c'est de là que venait mon père, et bien je comprends qu'il se soit installé en Provence, car le paysage a quelque chose de semblable mais de plus doux.

En rentrant je me suis mis à peindre. J'ai trouvé un logement, un vrai trou, mais au sommet des toits d'Aix, seulement les Beffrois de la Mairie me dépassaient. Je pouvais voir jusqu'à l'Arc. Les hirondelles faisaient un petit bruit en faisant leur tour d'inspection des toits d'Aix. C'était un ancien pigeonnier, tout ce qu'il me fallait pour faire mon manger, dormir et peindre. La lumière était une merveille, le matin avec ses couleurs roses, le soir avec un violet presque vert noir. Loin des gens, « il fallait se le faire », ces étages jusqu'au toit. Le seul inconvénient, c'était le froid de l'hiver et la chaleur presque étouffante de l'été, mais c'était à moi et au milieu de la ville de mon enfance. Au moins ici « ils ne pouvaient rien casser, reconstruire une laideur, faire des cages à lapin ». Moi j'en avais une, mais elle était vieille, avec ses tuiles faites main et ses petites fenêtres, un petit paradis que personne ne voulait, j'étais bien. Julia est venue avec les filles pour y

passer un mois avant de rentrer à New York. On s'est beaucoup promenés et puis les filles ne voulaient pas retourner sans avoir vu Paris. Elles sont parties pour passer quelques semaines au Square Rapp chez une amie Théosophe, comme Julia, et il paraît que Monique n'a plus voulu partir. Alors Julia a acheté une maison à Boulogne sur Seine pas loin de l'Ecole Américaine, pour que Monique puisse y aller à pied. Elles sont restées jusqu'en 1956. Pauline avait fini ses études au Liban. Elle est partie pour Rome, pour poursuivre ses études de sculpture. J'étais très heureux de la situation car je pouvais les voir sans « troubler l'eau ». Je montais à Paris et je faisais les galeries et les Musées avec Monique, pas souvent avec Pauline parce qu'elle était rarement là. Je ne les dérangeais pas car j'avais mes habitudes et j'aimais bien être dans Paris, dans les vieux quartiers de St. Germain dans un petit hôtel bien tranquille et pas cher. J'emmenais Julia et Monique à l'Opéra Comique ou aux « Deux Anes » écouter les chansonniers, ou à L'Olympia pour Edith Piaf. Monique m'a toujours dit que l'amour qu'elle porte à la France et à Paris c'est moi qui le lui ai donné. Pauline c'était toujours la Provence et c'est pour ça qu'elle a choisi San Francisco, le climat lui rappelait le midi.

Il fallait que je voie de la couleur Françoise [Rousselet] et moi avec ma petite voiture, nous avons fait l'Espagne, l'Italie et la Sardaigne. J'ai fait de beaux dessins de Françoise nue dans les blés ou toute seule avec ses cheveux foncés, jambes écartées comme une amazone, dominant tout. En 1956, la famille est repartie pour l'Amérique. Julia a prêté sa maison à la sœur du sénateur Habert. Elle n'est retournée en France qu'en 1958. On était en pleine guerre d'Algérie et la Guerre froide marquait toutes nos pensées. Monique

Tour de
l'horloge
1956



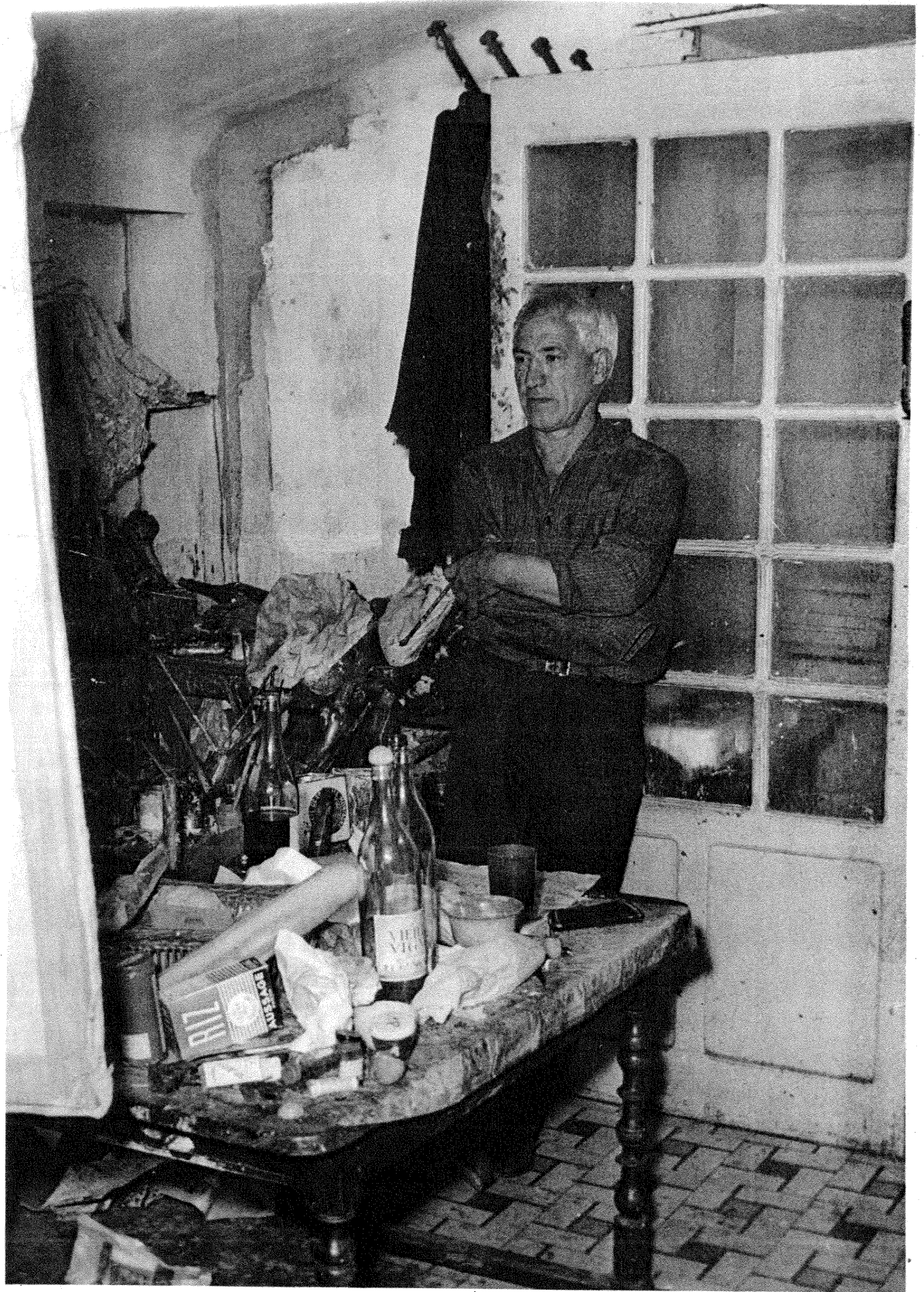
Dernier étage - Le studio de Laurin - 2 Place de l'Hôtel de ville
Stisc



avait un petit ami français qui partait pour la guerre alors elle a pris le Queen Mary de New York et Pauline [qui était fiancée à un Américain] et Julia ont décidé de venir aussi . C'était mars. Cinq mois plus tard Monique épousait un Allemand, Pauline avait rompu avec son Américain et elle est retournée à Rome et Julia était heureuse chez elle entourée de ses amis comme James Jones, l'écrivain ou les Beats comme Kerouac ou Harold Norse. Elle voyait parfois Milhaud et Madeleine , Cendras et Raymonde, que Julia estimait beaucoup. Moi j'étais heureux, j'avais ma famille, une femme superbe dans ma vie, et ma peinture. Je pouvais toujours retrouver la solitude qu'il me fallait pour peindre en montant tout en haut dans mon pigeonnier.

J'ai fait la connaissance de Tony Spinazzola qui allait ouvrir une Galerie sur le Cours Mirabeau. Il me propose une exposition pour 1960. Monique donne naissance à une fille, Katherina Maria von Nagel. Je lui fais une belle toile d'amandiers avec sa date de naissance dessus. Je l'ai mis dans l'exposition.

La première dans ma ville depuis que je suis artiste, dommage que ma mère n'ait pu connaître ça car si je suis peintre, c'est grâce à elle, et à tous ses efforts. Mes premiers nus, c'était ma mère . Je n'avais pas assez de sous pour me payer un modèle vivant, et puis je ne savais pas encore bien faire. Je la dessinais quand elle faisait sa toilette. Je l'ai fait jeune, belle comme elle était pour moi, elle ne me voyait pas, mais ma mère, elle comprenait tout. La Tante Rose aussi. Ma mère me disait « oh



Laurin - Teisc - 1958



Ammandiers 10 Mars 1959 pour la naissance
de Katherina von Pagel - Laurin

Biel « Elle comprenait que je ne pouvais pas aller aux cours, même avec des sous, sans rien savoir. La Tante Rose, c'était ses mains que je dessinais. Des mains qui ont toujours travaillé, comme celles de l'oncle Marius. Des mains énormes comme leur cœur, faisant toujours du bon travail, sans laideur, ne faisant de mal à personne. Alors en 1960, j'ai fait accrocher, en plein Aix, sur le Cour Mirabeau, un portrait de mon Oncle, de ma Tante Rose et de ma Mère [des fusains]. Toute ma famille était là pour ma première exposition à Aix, dans ma ville. Mes filles et leurs maris sont venus, même la petite Katherina, c'était bien. En 1960, Monique donne naissance à mon deuxième petit enfant, Sébastien Amadeus. Avant de se marier, Monique était venue à Aix me voir. Elle voulait savoir si je serais malheureux si son mari était Allemand. Je lui ai dit « je n'ai pas tué d'Allemands, j'ai tué des gens qui m'empêchaient de traverser la rue dans ma ville. »

Julia, habitait Boulogne/Seine, Pauline, l'Île Saint Louis avec son mari et Monique était toujours à Mayence, où elle a eu, en 1961, sa deuxième fille, Béatrice, son troisième enfant. Moi je peignais. Je partais souvent pour l'Espagne ou l'Italie avec Françoise. L'Exposition m'a donné de quoi manger et j'étais bien. Je montais souvent à Paris voir Julia, et quand Monique venait d'Allemagne, on allait tous les trois aux « Deux Anes » écouter les Chansonniers. Pauline et son mari quittent la France pour s'installer à San Francisco.

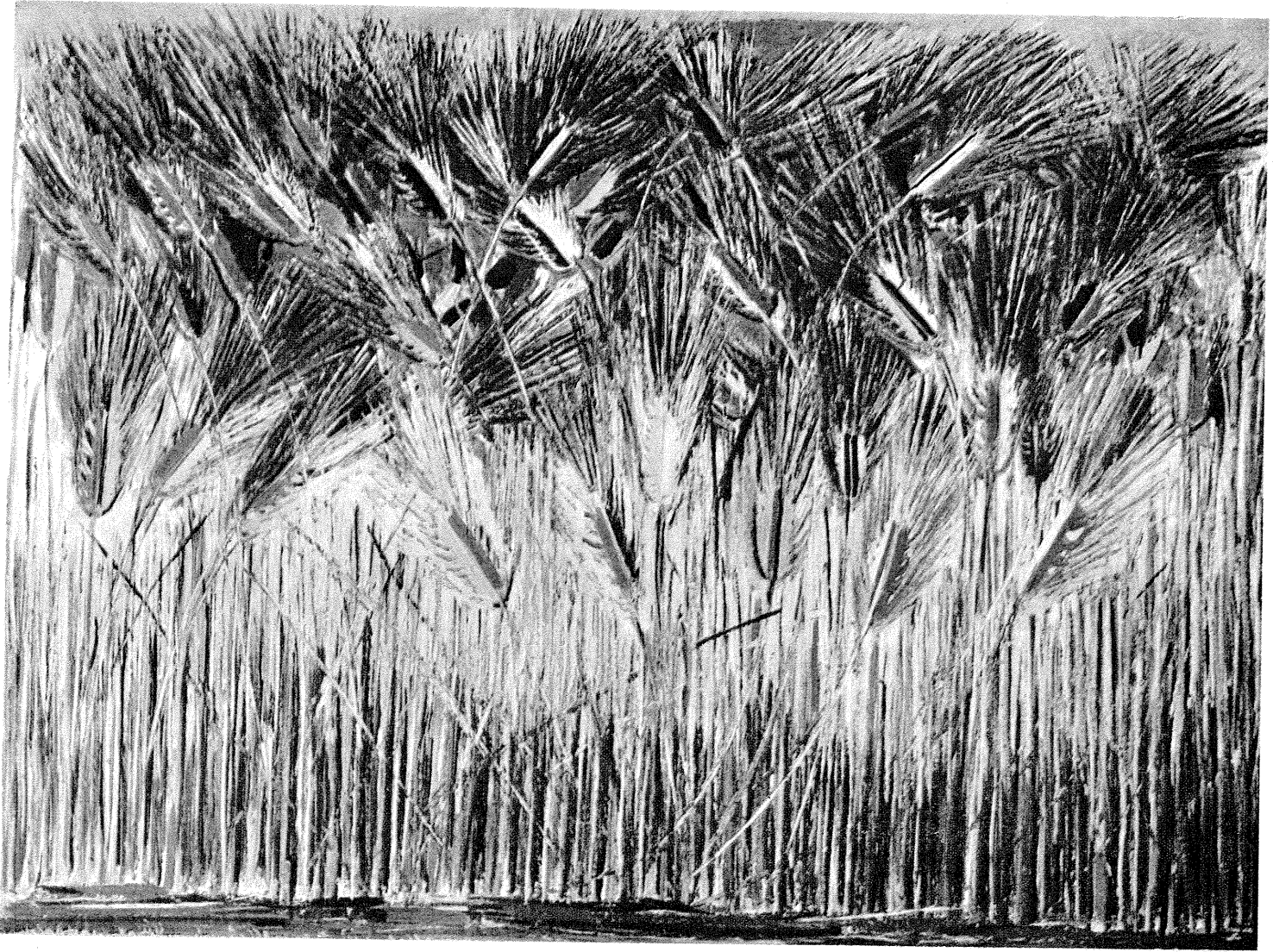
En 1962 je suis parti avec Julia pour voir Pauline et être là pour la naissance de son premier enfant. Quelle merveille cette ville, toute blanche, toute perpendiculaire, que des lignes et des couleurs bonbons. Des maisons biscuits en rose, jaune, bleu pâle sans fins.



Vernissage Spinazzola - Trisc - 1960
Grahame Petchey - Pauline Petchey - Laurin - Spinazzola -
Monique von Nagel



Laurin - Trisc - 1958



Blés - Laurin - 1960 - Exposition Spinazzola

Ce soir, le peintre Gabriel LAURIN à la Galerie SPINAZZOLA



Tony Spinazzola (à gauche) et le peintre Gabriel Laurin.
(Photos Henry Ely - Aix)

En effet, le peintre Gabriel Laurin exposera ses œuvres dont on connaît à Aix l'existence, mais que peu de gens ont eu l'occasion de voir. On sait que l'existence de Laurin comporte divers chapitres extrêmement variés et

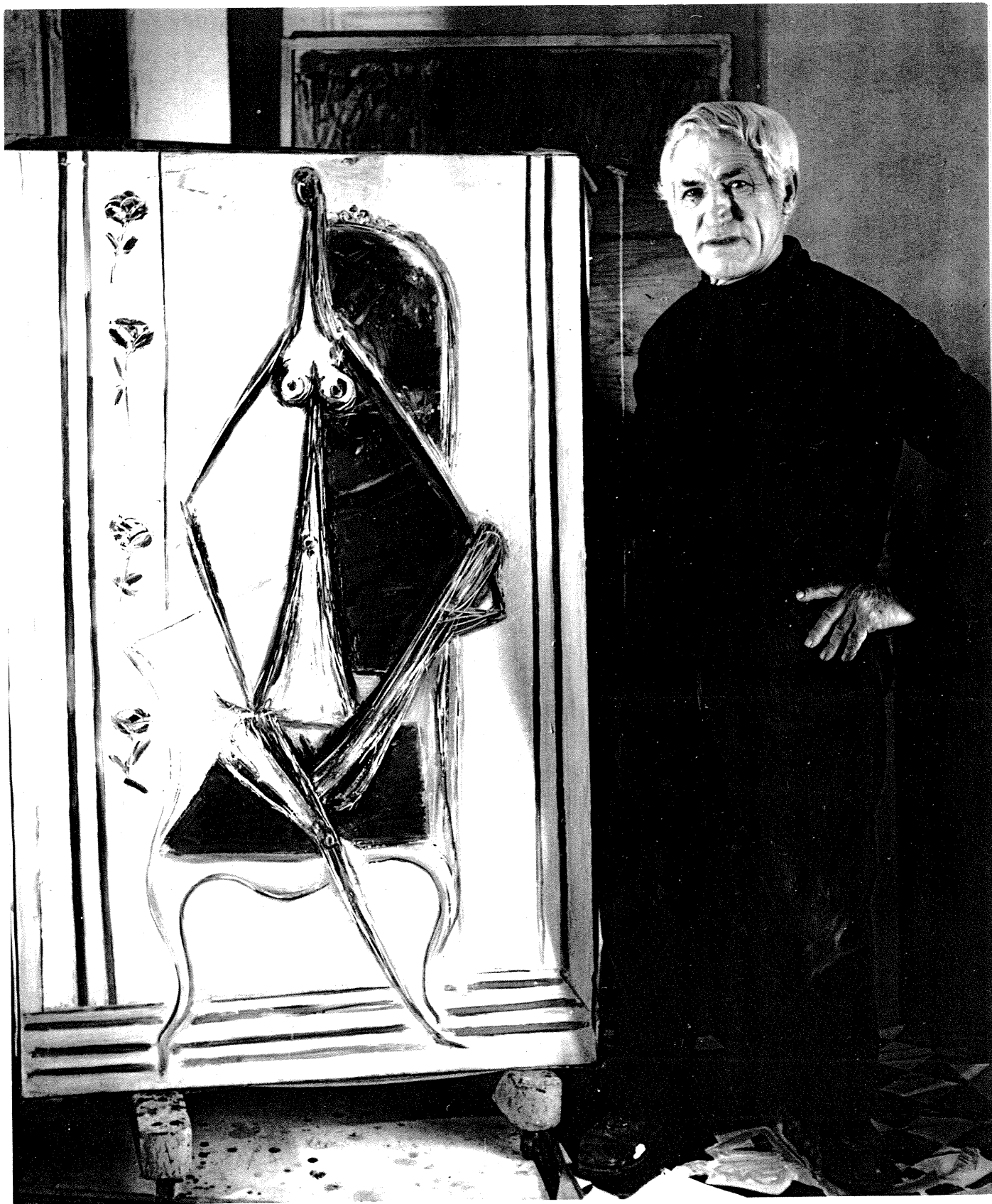
mouvementés, mais l'on attend surtout le choc émotionnel que doit produire sa peinture.

Du reste dans la présentation qu'il fait du peintre, Tony Spinazzola déclare : « A côté de Laurin, une grande partie des

gens pensent le connaître. En réalité, cela est faux, le vrai Laurin est celui qui, seul devant ses bûches, ou bien appuyé contre un mur donne des croquis du cours Mirabeau ou des cloîtres. Sa raison de vivre est la peinture. Qui-conque tente de l'empêcher de peindre devient un ennemi. Et voilà comment l'on crée une légende. »

C'est la première fois à notre connaissance que Laurin expose à Aix ; il est hors de doute que cette manifestation artistique va révéler un talent nerveux et insolite, bien à l'image du peintre.

P. CH.



Laurin-Feisc - 1969

GABRIEL LAURIN 2 PLACE
DELHOTELDEVILLE AIXENPCE

LE PORT EST GRATUIT dans l'agglomération du bureau d'arrivée.
Le facteur doit délivrer un récépissé à souche lorsqu'il est chargé de recouvrer une taxe.

DÉCLAR

INDICATIONS DE SERVICE

HEURE DE DÉPART

DATE

NOMBRE DE MOIS

NUMÉRO

ORIGINE

1130 =

23 5

37 PARIS

AS TU DES TOILES JE PEUX VOIR A PARIS =
JE PARS DEMAIN = CALDER 22 RUE DE L
UNIVERSITE =

920,911

adresser au bureau distributeur

Pour tout renseignement concerner

D'Alexandre Calder
5 août 1952

Des églises russes dorées, des pagodes chinoises et l'Océan à ses pieds. J'ai fait la connaissance d'une femme superbe, noire comme l'ébène qui parlait français, elle venait de Haïti. Elle m'a fait connaître les quartiers populaires de la ville. Les gens étaient charmants. A Noël, Pauline a eu un petit garçon qu'elle a nommé David. Après Julia m'a emmené à Mills College où se trouvait Darius Milhaud et Madeleine, tous les deux enseignaient dans ce collège prestigieux. J'avais fait un portrait de leur fils Daniel, quand il avait trois ans, en 1933, ils me le l'ont rappelé. Comme ma visite au Liban, San Francisco m'a beaucoup inspiré et quand je suis rentré à Aix en février, j'ai vue autrement .

Monique avait quitté l'Allemagne pour la France. Elle habitait Boulogne/Seine et Julia était partie pour Corfu. En 1964 Monique a eu son 4ème enfant, Benjamin Gabriel. Julia est revenue de Corfu et moi je suis monté à Paris les voir. Pauline a eu en 1964 une petite fille, Julie. Tout allait bien pour la famille et tout allait bien pour moi. En 1965, une équipe de télévision voulait faire un reportage sur moi. Ce n'était pas la peinture qui les intéressait mais l'homme, l'Aixoï. L'émission s'appelait « Les croquis de Provence » et ils m'ont filmé des jours entiers, dans la campagne, chez moi, regardant les toits d'Aix. Ils m'ont fait parler de ma ville, de la guerre, du passé, de moi quoi. En 1965, la même année que le tournage, un Anglais, Kalman, m'a demandé des pastels pour faire une petite exposition en Angleterre qui a bien marché, et en 1965, Monique a eu son troisième garçon et son cinquième enfant, Grégoire. C'était une vraie merveille, cette année 65.

En 1966 l'émission a eu lieu à la télé. C'était fou, des gens à Paris, qui avait vu l'émission, m'arrêtaient pour dire à quel point ils avaient aimé me connaître. Des gens que je voyais pour la première fois. Dans ma ville, des Aixois, fiers de moi. Ils auraient voulu voir ma peinture, tout le monde me l'a dit, mais ce n'était pas le but de l'émission, et c'était bien comme ça.

Vers la fin 1966, Je commençais à avoir de fortes douleurs quand j'urinais, c'était très désagréable. Je suis allé voir le docteur qui m'a dit que j'avais une infection et il m'a donné des antibiotiques, ça allait mieux. En 1967, la Galerie Krane Kalman de Londres, m'a encore demandé des pastels pour une exposition et si je voulais venir en Angleterre. Aux même moment, mes filles, Julia et toute leur marmaille, sont allées en Angleterre à Broadstairs, la ville de Charles Dickens et du Premiers Ministre Heath. Une ville balnéaire, très jolie avec des pubs et des salons de thés partout . Je suis allé leur rendre visite. Je n'étais là que depuis une semaine que j'ai cru mourir. Je ne pouvais plus uriner et la douleur était intense. Julia m'a emmené à Londres [elle y habitait, ainsi que Pauline, son mari et ses deux enfants.] à l'Hôpital. On m'a opéré. Les docteurs ont parlé à Monique, lui demandant de ne pas me dire la vérité, que j'avais le cancer de la prostate. Ce n'est que beaucoup plus tard, quand les choses n'allait plus, que Monique m'a écrit une lettre m'apprenant la vérité. A l'époque, les docteurs pensaient que l'histoire, c'était finie, que j'étais guéri, et c'était vrai. Pendant trois ans, la vie m'a souri.

Crane Kalman Gallery

DIRECTORS: ANDRAS KALMAN
 J. C. EBBY, B.A., *Hons. Cantab.*
ASSISTANT DIRECTOR: DAVID HUGHES, B.A., *Hons. Oxon.*

178 Brompton Road, London, S.W.3

Telephone: KNI 7566 Telegrams: KALGAL, LONDON

19-111-1-

15 - 20th Paris.

27th July, 1965.

Mr. Gabriel Laurin,
2 Place de l'Hotel de Ville,
Aix-en-Provence.

Dear Mr. Laurin,

Thank you very much for your letter of 22nd July. It is sad news about Spinazola. Will the new occupiers have a Gallery or just a bookshop..

I am going to have to show a number of your pastels, nicely framed, in a holiday resort in England in late August and September, and I wonder if you can send me some biographical notes about yourself, and possibly a photograph.

I hope you are keeping well. With kind regards.

Yours sincerely,



Andras Kalman.

P.S. I should be in Lavendou during September, and I intend calling at Aix and I hope to see you.

P.S. I leave it to you to check upon the copyright of the enclosed articles.

Dealers in Paintings and Sculpture

Also in MANCHESTER 35 South King Street, Manchester, 2 Tel.: DEA 5718

En 1967 des gens charmants, habitant Aix, un grand Anglais, bel homme et sa femme, une française charmante, fille d'une grande résistante [Bertie Albrecht] les Hills, me demanda si je voulais bien faire une exposition dans leur Galerie Fontenaille. Ils y ont mis le paquet et ça a été une belle exposition, mais ils avaient mis le prix des toiles très, très haut. Tant pis; Les gens d'Aix ont cru que je roulais sur l'or. En début de 1968, Bouret m'a présenté une amie à lui, qui, avec sa fille, voulait me faire une exposition dans leur galerie sur l'Ile Saint- Louis , J'ai dit oui pour faire plaisir à Bouret. La galerie débutait et appartenait à la jeune fille de Madame Colin, une Indochinoise. L'exposition était prévue pour le mois de mai, mais les événements de 68 ont fait reculer l'exposition à l'Automne. C'était bien fait pour moi, mais le mouvement était beau, les jeunes aussi. J'ai fait une affiche pour marquer le coup, sur le noyer de Flins. En août, de la même année, Monique a eu un quatrième petit garçon, Fabien, son sixième et dernier enfant.

1970

C'était une année chargée. J'ai organisé une exposition aux Amis des Arts, Cours Mirabeau, pour moi, pour montrer à ma ville ce que je faisais car je sentais que ma santé n'allait plus. J'avais des douleurs un peu partout. Je ne savais plus si j'avais la force, ni le temps de tout faire. Monique a contacté La Galerie Katia Granoff et a signé un contrat avec elle pour que je puisse avoir une dernière exposition à Paris. Son mari, Reinhard, a été d'une très grande aide. Monique, malgré ses six enfants, a pu s'occuper du triage de mes toiles, dessins et pastels. Organiser et préparer un cocktail pour le vernissage avec tous les petits amuse gueule, et pains surprises et ensuite un dîner chez Vagenande sur le Boulevard Saint Germain. C'était vraiment

Simone Bethanol
26 cours Gambetta
69 LYON 7^e Rhône

Lyon, le 14 avril 1966

Monsieur,

lorsqu'on s'adresse à vous, on est
tenté de dire Ami sans vous connaître, tellement
la sympathie qui émane de vous est grande.
Cette émission de télévision "portrait de Gabriel
Raurin" dans la chronique auvernoise, m'a
laissé une impression si vive que j'ai honte
de n'avoir jamais connu votre nom jusqu'à
ce jour -
Je ne regrette qu'une chose, c'est qu'il ne
nous ait pas été permis de voir quelques-uns
de vos toiles. Quel dommage! mais vous
connaître, c'était déjà beaucoup, c'était
connaître un être extraordinaire, sachant
apprécier toutes les joies et les merveilles de
la vie; c'était trouver un réconfort dans ce
sourire radieux qui est le vôtre; c'était

toucher du doigt à la liberté, à la bonne
humeur, à la vie simple.

Si je me permets de vous écrire, et j'espère
que vous me pardonnerez de pénétrer ainsi
dans votre univers, c'est que j'écris dans
une revue culturelle de ma région. Il me
serait très agréable de faire un article sur
vous : Vous avez une personnalité si riche...
Je fais moi aussi de la peinture, mais seulement
depuis 3 ans.

Si je passais à dix, un jour prochain, j'aimerais
vous rendre visite. On doit apprendre tellement
de choses avec vous.

Pour reprendre un mot qui revient souvent
lorsque vous parlez, ce doit être "merveilleux".

Exposez-vous quelquefois à Lyon?

Peut-être avez-vous le temps de me répondre.
Si vous ne le faites pas, j'aurais toujours eu
la joie de vous exprimer avec simplicité ce
que l'image d'un homme heureux et
libre m'a apporté.

Merci

Beethoven

LA
GALERIE FONTENAILLE
7 bis, rue Mignet - Aix-en-Provence
TÉLÉPHONE 26 05 04



1967 Jean Bouret Laurin
Mireille Albrecht Renée Colin Hills

Mireille Albrecht

GABRIEL LAURIN D'AIX

peintre méconnu

GABRIEL LAURIN D'AIX, un personnage, un peintre, et pourtant méconnu à 69 ans.

Ami de Darius Milhaud, de Blaise Cendrars, de Giono, Laurin exposa pour la première fois en 1930, chez Darius Milhaud, puis il se retira à Aix-en-Provence, où il vécut solitaire, continuant à peindre sans montrer ses œuvres.

N'ayant plus de main droite, il se servit de sa main gauche pour tracer ses premiers dessins datés de 1928. Ses personnages bien campés montrent déjà une forte personnalité et un métier sûr.

Pendant la guerre, il fut un résistant passionné et, aujourd'hui, il mène une vie de sage et d'homme libre.

L'exposition que présente

Christiane Colin est donc un événement. Grâce à la générosité de Laurin, cette jeune fille ouvre une nouvelle galerie dans l'île Saint-Louis, où elle présente l'œuvre du peintre d'Aix, qui n'a pas exposé à Paris depuis dix-sept ans.

Quelle liberté, quelle naïveté et quelle pureté émanent de ses paysages fauves par la couleur, parfois abstraits par une absence de forme, ou au contraire, comme dans ses toiles récentes, symboliques par les halos de lumière qui rayonnent de la ville, ou dans ses champs de blé transformés en échafaudages métalliques

Des visions originales exprimées très simplement donnent à son art beaucoup de charme et de force

Une belle nuit en Provence, les montagnes de Cézanne, la violence du mistral, la grande place de sa ville, voilà ce qu'aime Laurin d'Aix.

Une œuvre aussi indépendante est si rare aujourd'hui qu'elle n'en devient que plus attachante.

Jeanine Warnod.

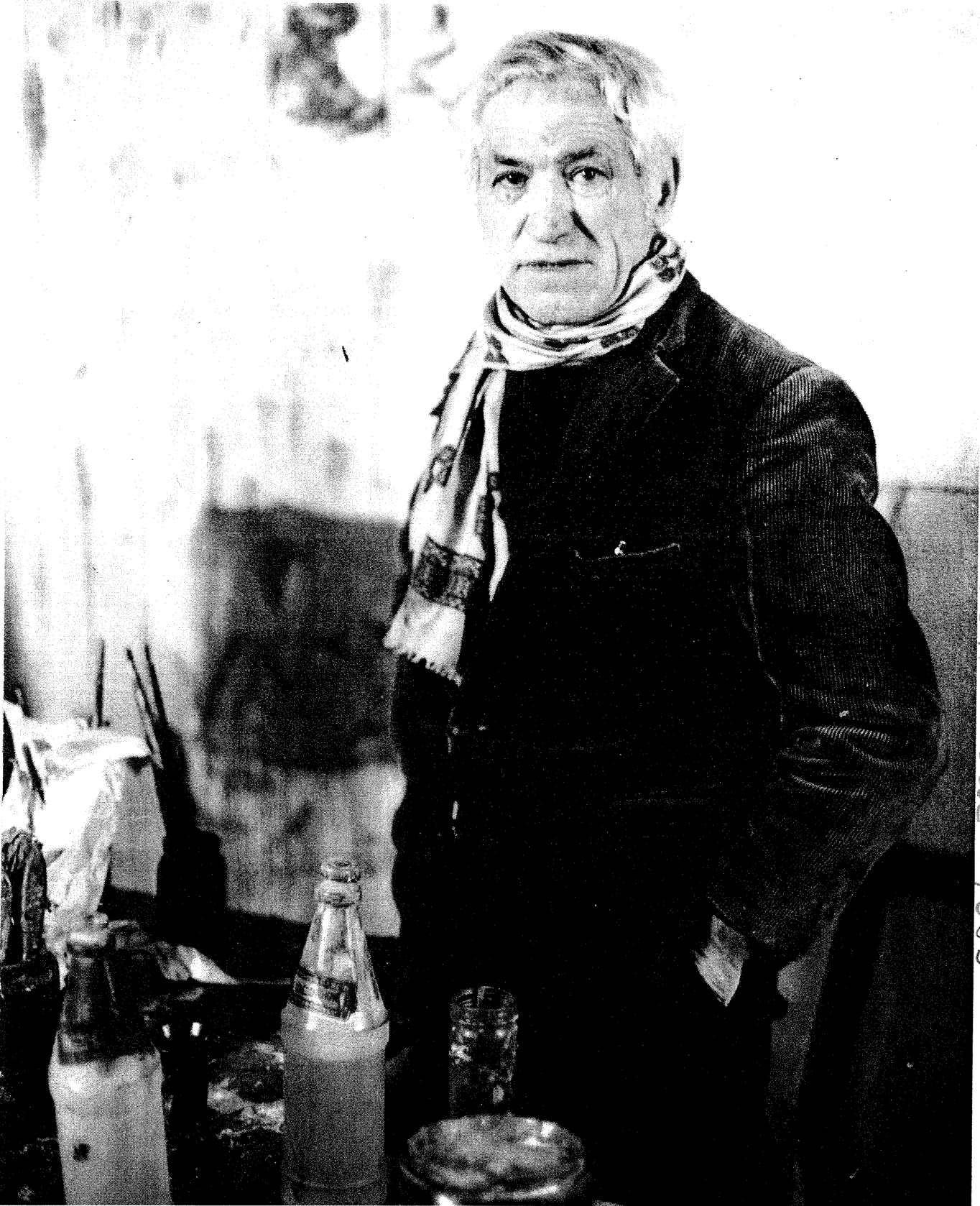
Galerie Christiane Colin, 33, quai Bourbon.

TIONS

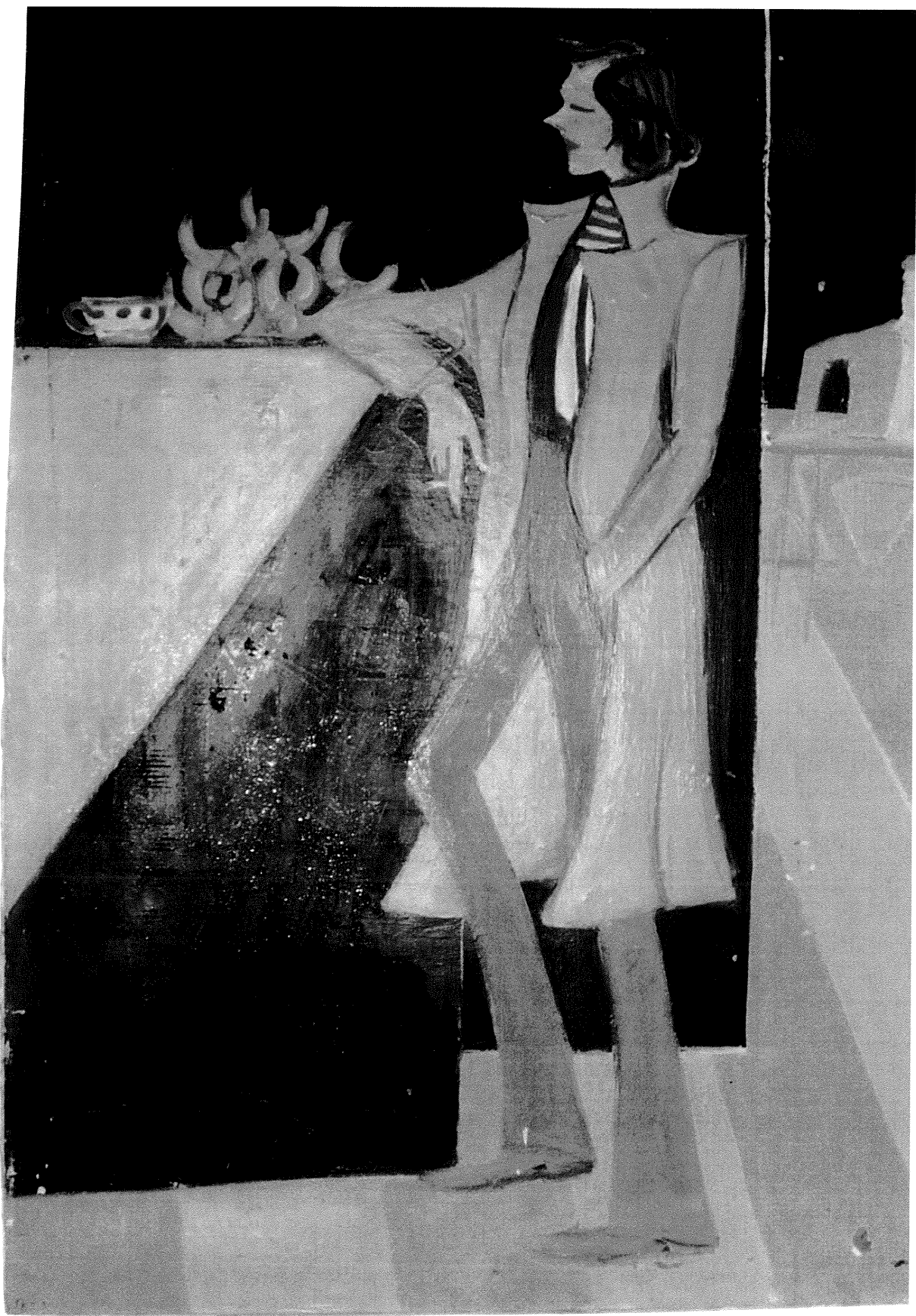
ce peintre. (Galerie Drouant, 52, fbg Saint-Honoré.)

● DENISE CORNU présente des huiles et des gouaches et traduit ses impressions des rives méditerranéennes avec beaucoup de poésie. (Galerie Arlette Chabaud, 7, rue Bonaparte.)

● ROGER SERPANTIE, peintre



Rausim - Stic - 1963



Lawrin 1966

très bien fait, ils y on mis le paquet. Pauline,n'a pu venir, elle était à San Francisco en train d'attendre l'arriver de son 3ème enfant,Suzanne, qui est née fin juin----Je suis rentré sur Aix où j'ai fait partie de la première Biennale Internationale des Peintres de la Provence. Après plus rien.

Julia a eu une crise vasculaire cérébrale et une déprime m'a pris et je n'allais plus bien du tout. Julia avec son calme habituel a pu m'écrire de sa main gauche en me disant-« tu vois Biel avec l'âge, je finis par te ressembler, prend courage, je n'ai pas perdu le mien » . Monique m'a appris que Julia faisait du piano tous les jours. Je suis monté à Paris pour lui rendre visite. Elle allait très bien, pas de séquelles juste une belle canne pour attirer l'attention. Je faisais de nouvelles toiles. C'était vraiment sur du carton avec de l'acrylique, des couleurs très vives. Des jeunes au zinc avec des cheveux longs un peux style Régence, du Beau Brummel.

En 1971 Je n'allais plus bien du tout, Monique est venue me voir souvent. Elle voulait que je vienne vivre à Paris, chez elle, mais elle a compris que je voulais rester dans ma ville, donc elle descendait à Aix me voir autant qu'elle pouvait. Pauline est venue du Japon pour passer des vacances avec Monique et Julia et tous les 9 petits enfants, près de Bordeaux dans les Landes. Elle a conduit jusqu'à Aix pour passer une nuit, dans la maison rue des Cardeurs, avant que je rentre en clinique. Je ne l'ai jamais revue. Mais on a passé un bon moment ensemble et elle ne

l'amateur d'ART

Bernard Gauthron

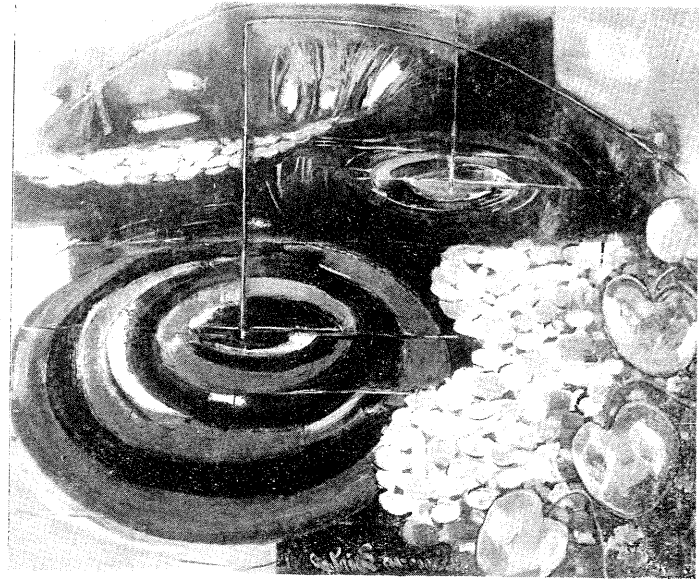
Gabriel Laurin d'Aix

Quai de Conti, à l'ombre de l'Institut, alors qu'il préfère et de beaucoup l'ombre des arbres du « Cours Mirabeau » à Aix-en-Provence où il est né, Gabriel Laurin expose. Le mot est d'ailleurs faux ; il a toujours refusé ce jeu-là. Une toute petite partie de son œuvre est ici parce que des amis l'ont voulu pour lui. Ils sont allés jusqu'en Amérique rechercher des toiles qu'il fallait bien accrocher quelque part, pour que d'autres amis en profitent.

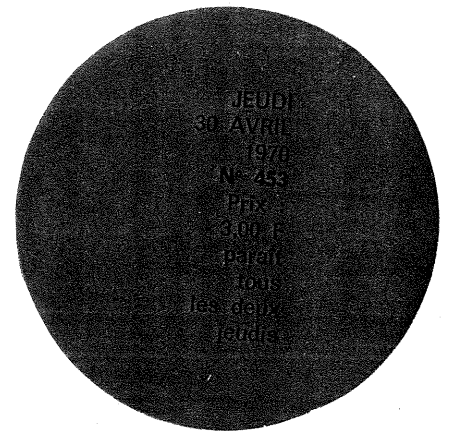
Blaise Cendrars a écrit : « J'aime la peinture de Laurin, parce que Laurin est un type qui s'en fout. » C'est en effet la liberté de Laurin qui enchante et désarçonne aussi bien chez le peintre que chez l'homme.

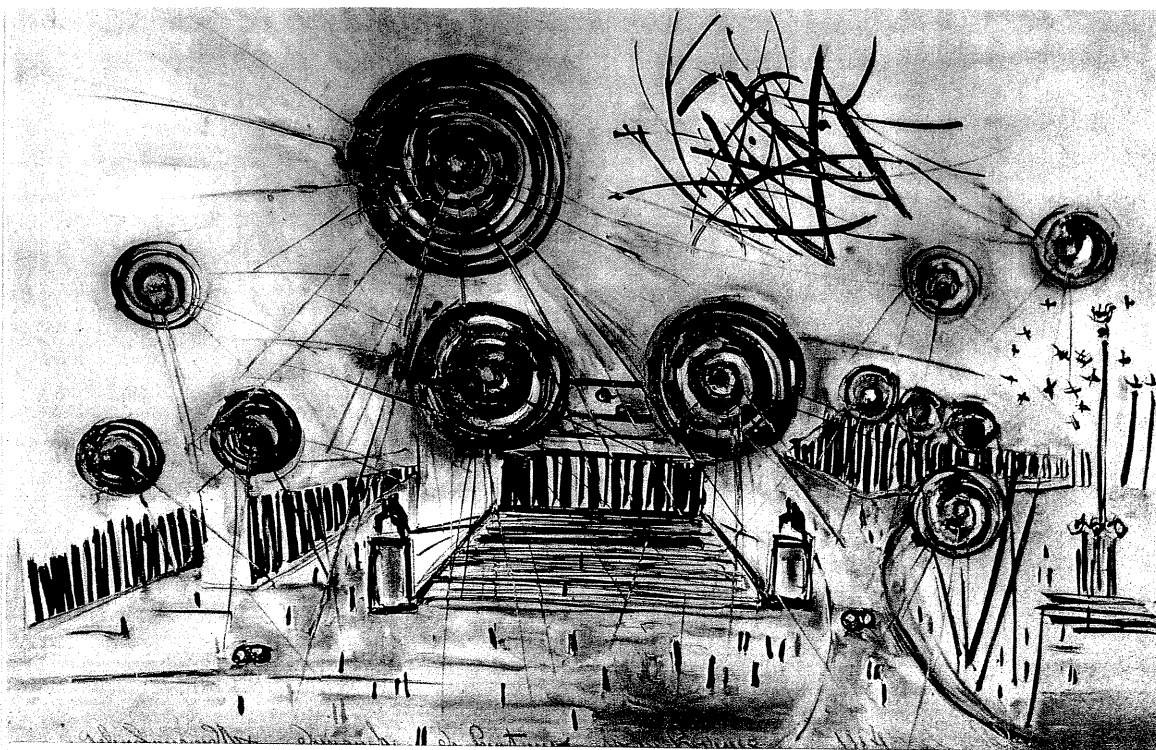
A vingt ans, c'est en voyant dans un bar un homme qui dessinait pour « passer le temps » qu'il eut envie de dessiner. Cinquante ans plus tard, il se lève à cinq heures du matin et de six heures à huit heures, il va dans un bar d'Aix-en-Provence pour dessiner les ouvriers qui viennent prendre leur petit déjeuner. C'est simple, vif, vivant. Une série de pastels nous transporte sur place. Ensuite Laurin rentre chez lui ; ou part dans la campagne, dans la montagne. Il est seul, il peint. Homme de la Nature au point de trouver des sources, Laurin a des passions, des cycles. La série des blés, la série des montagnes. A l'École de Dessin, il avait au cours d'une séance dessiné soixante moulins à café. Le professeur avait été forcé de reconnaître : « Ils sont bien... mais la prochaine fois, faites-en moins. » Pourquoi moins ? semble encore se demander Laurin. J'ai du temps, et tant que je trouve quelque chose, je continue.

Laurin est un peintre libre. C'est bien son droit quand il voit un pêcheur à la ligne, de donner toute l'importance aux ronds dans l'eau. C'est bien son droit de présenter comme il lui plaît « Mme L... », à New York ». Et si dans le « nu au fauteuil vert » les formes de la femme n'appartiennent qu'à lui, c'est aussi son droit puisqu'il ne vous demande pas votre avis. Mais quand il met « son » monde en couleur, vous pouvez partager son plaisir.



Pêche au bord de l'Arc, une des toiles de Gabriel Laurin d'Aix exposées à galerie Katia Granoff.





Gabriel LAURIN d'AIX

Peintures et Pastels

Cocktail - Vernissage

le

Mardi 7 Avril 1970

à partir de 17 heures

Galerie Katia Granoff

Paris

Gabriel Laurin d Aix

Le voici donc à Paris officiellement, car la première exposition n'était que confidentielle.

Cela devait arriver : le « peintre-poète » qu'est Laurin est donc aimanté par « l'écrivain-poète » qu'est Katia Granoff, laquelle, par surcroît, flairé le génie même s'il se cache à Aix-en-Provence.

A vrai dire, Laurin, s'est affirmé depuis longtemps. Mais, s'étant sans cesse dépassé lui-même dans une recherche créatrice, il est difficile de le situer.

Durant l'occupation allemande je revois sa silhouette fugitive, inquiétante, déséquilibrée par son unique bras, se profiler hâtivement et durement dans la dédale des rues d'Aix. De temps en temps une de ses toiles apparaissait si originale de conception et de réalisation qu'on ne pouvait l'oublier. Puis, un portrait, suivi de paysages aux lumières fulgurantes. Et de nouveau, le silence. Un songier dans sa tanière n'aurait pas été plus sauvage, plus difficile à saisir.

Là réside sa force : il est fanatiquement seul.

Comment situer cette exposition, si diverse dans ses présentations et les dates notées ?

Mention faite des squelettiques et étranges académies féminines : femmes sauterelles ou, plus férocement, mantes religieuses, Aix apparaît soit dans les paysages, soit dans les monuments, car le Cours Mirabeau est, lui aussi, une architecture végétale, vu comme telle par Laurin. Le Palais de Justice, explosif de par les drames qui s'y jouent, est environné (comme du reste, le Cours Mirabeau) par ces tournoyants soleils apocalyptiques

qui font songer aux éblouissements provençaux d'un Van Gogh.

Une autre vision : harmonie chatoyante, sorte d'hymne lyrique à la fertilité se joue dans des foisonnements de blé aux lourds épis serrés, verts, jaunes, tricolors. Des amandiers fleuris célèbrent le printemps aixois, dominés par le profil de Sainte-Victoire. Reprendre à Aix, le thème des « joueurs de cartes » est presque une gageure. Comment n'être pas écrasé par l'illustre toile Cézannienne ? Là encore, Laurin reste originalement lui-même. Il s'agit d'un de ces pastels gras qui sont le trésor de cette Exposition. Laurin s'y affirme avec une maîtrise exceptionnelle : sur le trait rare et sec d'un dessin incisif à la Forain, avec des rappels à la Toulouse-Lautrec, se projettent des couleurs onctueuses d'une vigueur de tons apparemment déconcertantes par leur audace. Eh bien non ! : c'est cela et c'est précisément dans ce non-sens que réside la don génial inexplicable. La réalité y est dépassée et pourtant c'est vrai.

Les scènes de « Bar » sont « la Comédie humaine ». Exemple : ces deux buveurs roses de la tête aux pieds, mais roses comme une rose, se détachent sur un fonds bleu turquoise, l'un lève le verre vert de l'absinthe, dans un geste de quasi-adoration ; n'est-ce pas là une page d'anthologie littéraire autant que picturale ?

Au pays du Roi René, qu'illustra son poème du « Cœur d'amour épris » par d'admirables miniatures, comment ne pas voir rejaillir cette même vaine poésie dans les eaux profondes de l'Arc où les nymphéas de Laurin se mirent, sous la lumière de Provence, si différemment de celles de Claude Monet. Dans les cercles concentriques de la rivière magique, « le Cœur d'amour épris » apparaît à nouveau, se balançant entre ciel et eau, réglant le rythme de ses alternances à l'étrange pêche de l'amour humain. Puis tout se fond et se confond dans la géométrie du trait, dans la puissance vivante des coloris.

Déjà Gabriel Laurin part à la recherche d'une autre inspiration.



17 AVRIL 1970

PAGE 4
XXX^e ANNEE - N° 6287

REFLETS

DE LA VIE ARTISTIQUE

GABRIEL LAURIN D'AIX

Né en 1901 à Aix-en-Provence, l'homme est sympathique, le cheveu blanc mais dru, le visage tanné, le bon sourire semblant défier les ans, en tout cas la vieillesse. Il a commencé de dessiner en 1922 à Paris et, depuis, n'a pas connu d'entracte. Ses premières œuvres : son portrait, à longueur de journée, voire de nuit. Puis, quand ses essais commencent à lui donner une certaine satisfaction, il fait poser sa mère, ses amis, suit des cours du soir, participe à un concours, obtient la septième place sur 25.000 concurrents. Le prix obtenu lui permet de remonter vers la capitale, devient l'ami de Darius Milhaud qui organise, chez lui, une exposition pour Laurin d'Aix. Il va connaître Max Jacob, Poiret, Jeanne Bucher, Picabia et, de retour en Provence, Jean Giono dont il illustrera maints ouvrages. Ce sera ensuite la guerre, la résistance, le retour au calme, les rencontres avec Blaise Cendrars, avec Audiberti. Mais depuis la Libération, l'artiste qui a une charmante famille, est épris de solitude. Il vit quasi seul à Aix-en-Provence et il peint. Il a fallu l'insistance de ceux qui connaissent son talent pour qu'il accepte de venir exposer à Paris et il a bien fait car c'est grand plaisir de causer avec lui et de voir ses œuvres.

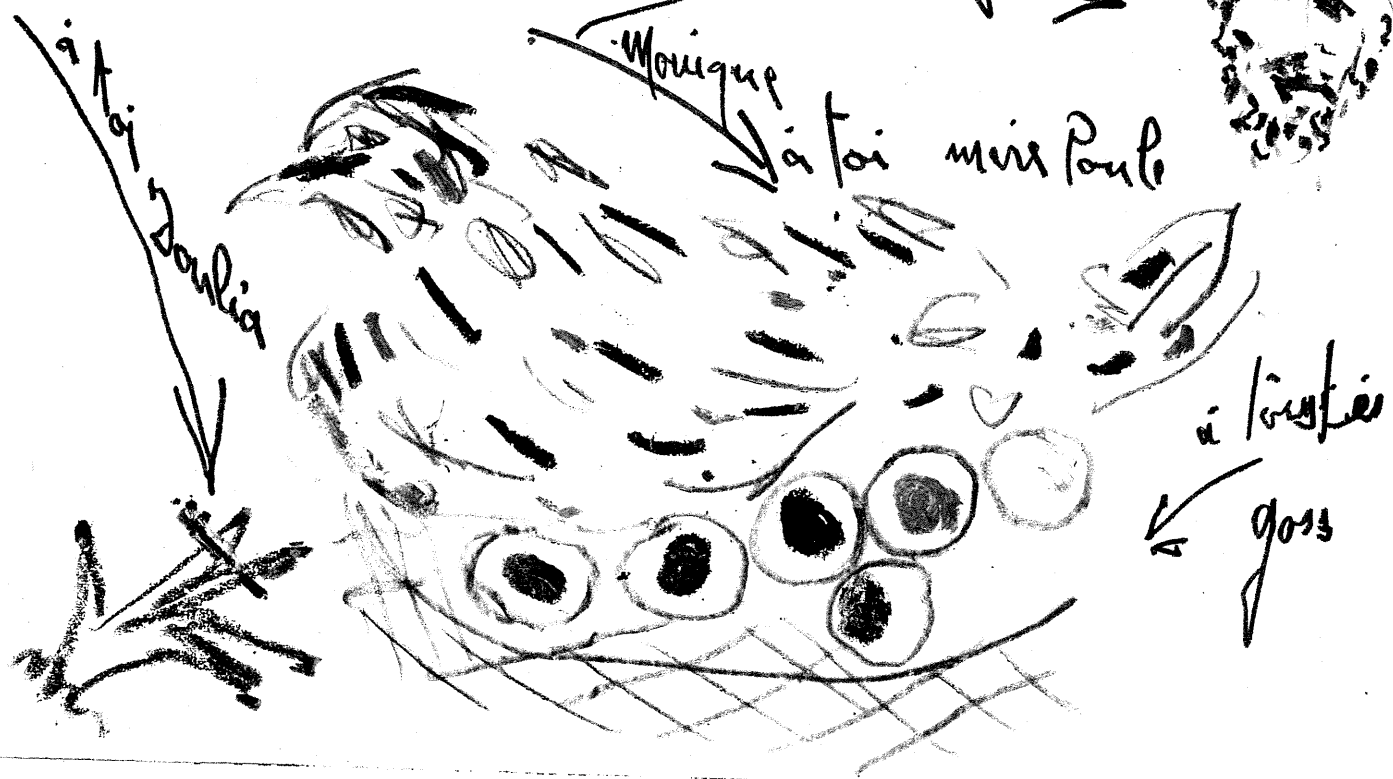
Que ce soit un « Grand nu », les « Blés aux taches rouges », une « Raie » immense, des peintures à l'huile ou des pastels, un « Intérieur », les « Joueurs de cartes », des « Scènes de bar », ce qui frappe, c'est la vitalité qui s'en dégage, c'est la franchise et la vitalité. On se rend bien compte que Gabriel Laurin d'Aix peint pour son plaisir ce qui n'exclut par la personnalité et le talent. Ce sont surtout les pastels, scènes de bar, joueurs de cartes, des paysages qui soulignent, par le trait vif et les coloris, parfois virulents, qui affirment la personnalité de l'artiste. (Galerie Katia Granoff, quai Conti).

Robert BARRET

Rien pas grand chose à dire
 Le soleil est là avec son printemps
 qui revient toujours.
 Nous transformont tout, nous cassont tout
 et il ne reste plus rien
 Tu le printemps sans avoir fait de rien
 & transforme tout en bois mort d'Hiver
 Nous jamais on inventera un printemps
 ou des arbres, des auto routes, et des maisons qui nous
 font oublier la vie, après tout nous ne valons pas plus que Mr
 Domme. Gabrielanin



Piques 1972 Bonjour à tous à vous (Raymond)



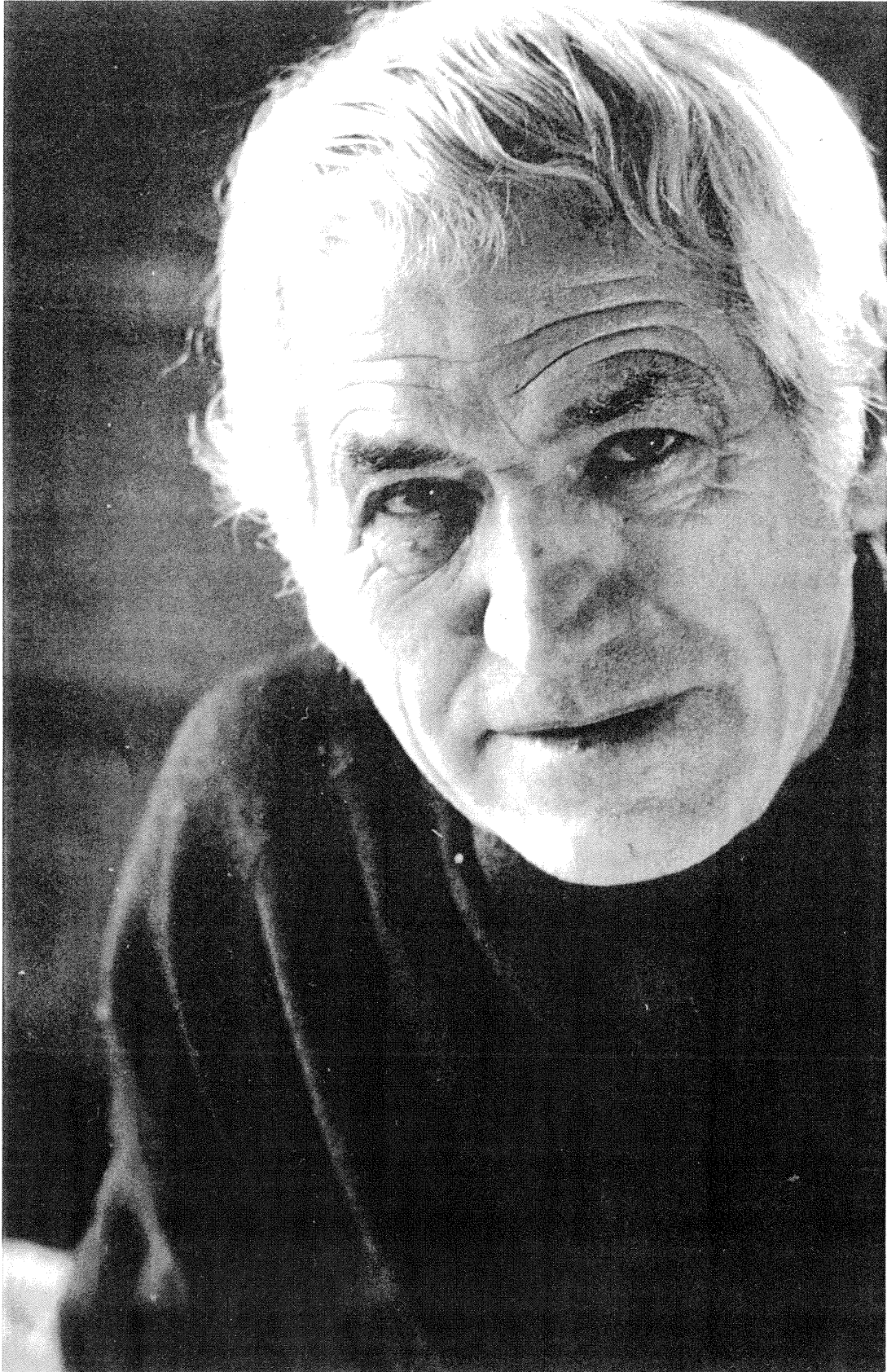


Place de l'hôtel de ville sous la neige.
Aix en Provence - 1954

m'a pas vu trop moche, trop malade, j'ai tenu le coup. Elle était mignonne, me parlant d'un voyage au Japon que je pourrais faire, de ma peinture, de sa sculpture, un moment vrai, sans regret.

J'ai vendu mon studio 2 Place de l'Hôtel de Ville. Ça m'a fait mal au cœur mais je ne pouvais plus grimper les étages. J'avais dit à Monique que je le lui donnerais. Elle m'a dit de finir ma vie en beauté, de prendre mes sous, si j'avais la force, et de faire ce que je voulais. Je suis monté une dernière fois à Paris et j'ai fait les rues de ma jeunesse, j'ai vu des amis et j'ai dit au revoir à Julia. « Mon pauvre vieux, je t'écrirais mais je ne viendrais pas te voir, le beau Laurin, je suis assez égoïste pour le garder pour moi » et voilà . J'ai vu Reinhard pour la dernière fois aussi. Il avait été chic avec moi. En 1969 il m'a invité à faire un tour avec lui, pour une semaine, en Allemagne, c'était un voyage d'affaire pour lui, et il a eu la gentillesse de m'incorporer. Il faisait des Meubles pour la Maison Roset à l'époque et il m'a présenté le fondateur, un homme charmant avec beaucoup d'esprit. J'ai rencontré toute sa famille et j'ai été très bien reçu. La guerre était bien finie.

Je suis retourné à Aix et je suis rentré dans la Clinique du Docteur Vidal, un ami, et je n'ai jamais revu ma ville. Plus d'amandiers en fleurs, plus rien que quatre murs et une fenêtre ne donnant sur rien. Les gens de la Clinique étaient bien. Ils ne pouvaient pas faire grand chose pour moi. De la radiation, des saloperies de médicaments mais rien n'y faisait. J'avais de la visite tous les jours. Monique venait passer trois jours par semaine à Aix, pendant les derniers six mois, sauf la semaine de

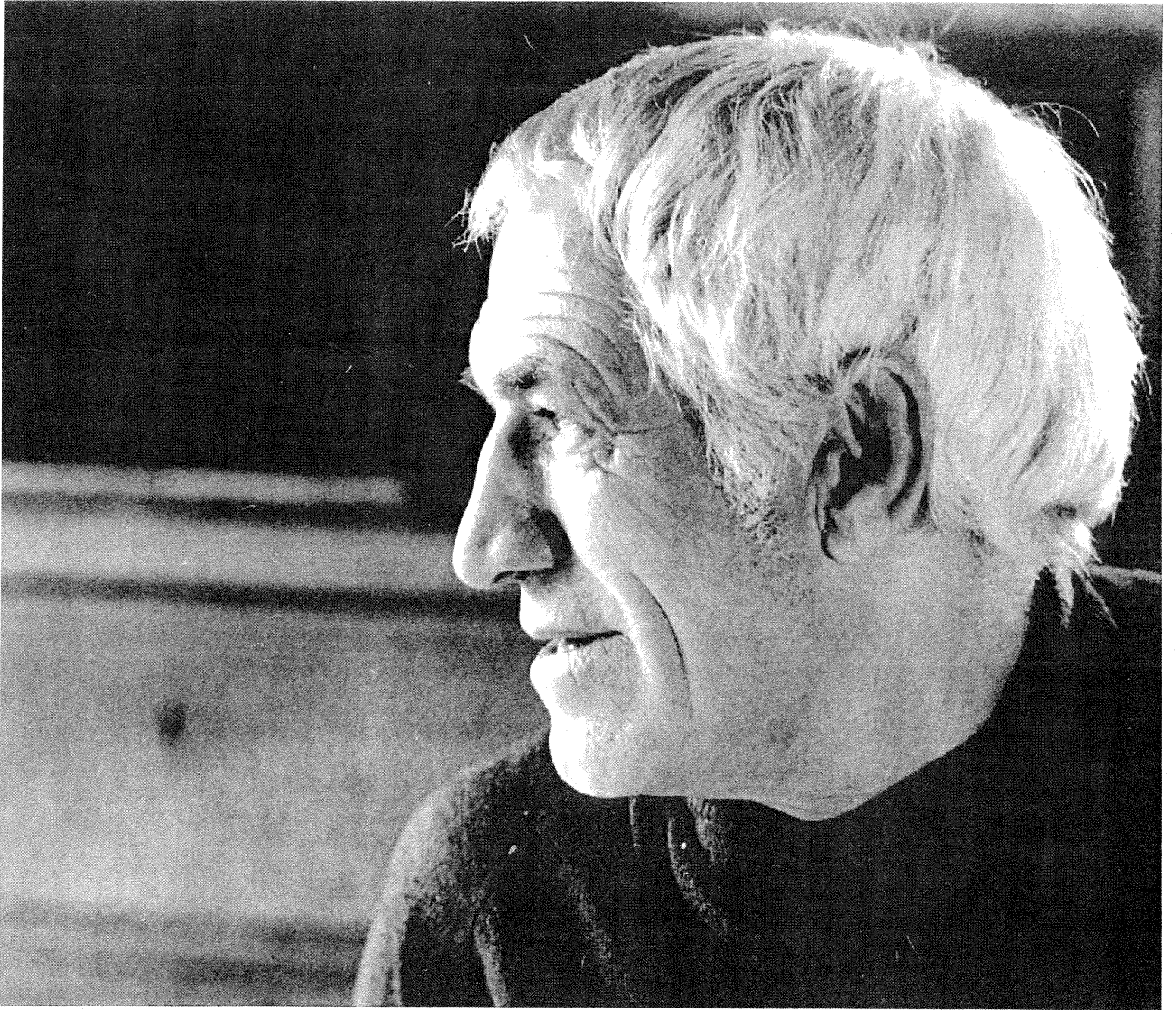


Laurin - 1970

Noël. Ma Mère est morte à Noël, je ne voulais pas que ma fille vienne durant les fêtes et puis elle avait ses enfants et Julia .

En 1973, je n'allais plus bien du tout, je ne pesais rien. J'avais mon revolver sous mon oreiller et j'ai attendu l'arrivée de Monique pour me tirer une balle dans la tête mais la balle est restée dans le canon, elle s'est enrayée. Une rage a pris Monique et elle m'a pris par les deux bras pour me secouer, mais elle a oublié que je ne pesais pas grand chose, alors on s'est trouvés tous les deux par terre, Monique me tenant dans ses bras et on s'est mis à rire mais rire, c'était formidable et quand elle m'a remis au lit, je lui ai dit, « Tu vois si tu n'avais pas été ma fille et je n'avait pas été malade j'aurais profité de la situation ». Elle m'a embrassé et elle m'a dit « dommage » et on s'est mis à rire pour un bon moment. L'infirmière, quand elle est venue, nous croyait fous.

Monique est venue le soir du 19 février. Le docteur ainsi que monsieur Molco, qui était ami du Docteur Vidal, auraient dû téléphoner à ma fille pour lui dire que ça n'allait plus, mais ils ne l'ont pas fait. La petite infirmière de jour lui a téléphoné. Ma fille avait pris la précaution de lui donner son numéro de téléphone. Il paraît qu'un gentil monsieur lui a cédé sa place dans l'avion, car tous les sièges étaient occupés, et sans ce geste de compassion je n'aurais pas pu revoir ma fille pour la dernière fois.



Laurin - 1970

Dans la chambre il y avait une amie qui me racontait comment cuire un homard, elle lisait un article dans un magazine.

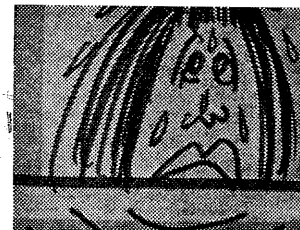
Monique m'a pris la main et on n'a pas dit grand chose, et puis voilà au bout du lit il y avait quelqu'un, ou quelque chose, et il voulait que je parte avec lui et je n'ai pas voulu. Je me suis mis à discuter avec lui, car il y avait tant de choses à faire, tant de dessins, de toiles à réaliser et puis je voulais voir le printemps encore une fois dans ma ville d'Aix. Monique m'a demandé à qui je parlais et je lui ai dit: « Tu ne le vois pas, là au bout du lit ? » Elle m'a répondu non, mais elle m'a cru. Je lui ai demandé de l'eau, mais il était temps. Alors je lui j'ai demandé de me rallonger et avec un dernier soupir c'était fini, Monique m'a embrassé pour la dernière fois et je suis allé retrouver ma Mère, la Tante Rose et l'Oncle Marius.

C'était le 20 Février 1973.

A PROVENCE

Liberée

HEBDOMADAIRE • TRENTIEME ANNEE • N° 1489 • SAMEDI 24 FEVRIER 1973 • 1 F.



— Quel cinéma !

IRE • TRENTIEME ANNEE • N° 1489 • SAMEDI 24 FEVRIER 1973 • 1 F.

— Quel cinéma !

Etat politique, le silence est d'or !

Libre d'un aixois qui a écouté les candidats
qui dit ce qu'il en pense (p. 24).

LE SOUVENIR DE LAURIN...



Laurin n'est plus. « Biel » laisse à ses amis des images de l'Aix qu'il aimait (notre cliché). A l'un d'entre eux, il avait fait ses dernières confidences... (p. intérieures)

REMERCIEMENTS

JE VOUDRAIS EXPRIMER MA PLUS VIVE RECONNAISSANCE A TOUS CEUX

QUI, PAR LEUR CONCOUR, ONT PERMIS LA REALISATION DE CE LIVRE.

EN PREMIER MADAME KATHERINA von NAGEL SANS QUI RIEN N'AURAIT

PU SE FAIRE.

JE TIENS EGALEMENT A REMERCIER MADAME MARIE GOFF, QUI M'A

APPORTE UNE AIDE PRECIEUSE AU COURS DE MON TRAVAIL.

MES REMERCIEMENTS VONT EGALEMENT A MONSIEUR BENJAMIN

CHANLER LAURIN POUR SES PRECIEUX AVIS, AINSI QU'A MONSIEUR

FABIEN von NAGEL POUR SON AIDE ET SOUTIEN

- 1° Laurin : état des Max Laurin
venant de Corse, land. France
- 2° Les enfants qui passaient le dimanche
sur la route de Marseille
- 3° La course de Course médaille par pins
pour avoir sauvé des enfants
D'une école à Bombard
- 4° Mon père naissier, grand avec ses voisins
Dominique, Louis & Mes - jadis tous les jours
- 5° Ma grand-mère en grande France - son fils
comme les fils d'Angar - son fils
de grands et dans mes - jadis la mère d'une
- 6° Le conte d'été, l'été, casse
l'année a un manoir d'été
toute l'année pendant que ma mère
qui s'adaptait.
- 7° 1911 - l'engagement, la marine n'ik forgeron
d'annonciation la mer, Ma main jadis.
- 8° retour après fin - Départ - pour Lyon, Paris

12 Paris - j'ai eu une femme marquée
 par l'absence des yeux. Les yeux de Paris
 se font offrir le port-bonnet du Marché
 13 Le Bon mon premier dessin
 Margot - Mollard - Jean-Joseph
 depuis pour Paris Montparnasse
 14 La guerre de la famille en Amérique
 15 La vie - la résistance la fin
 pendant - ~~de~~ est plus de 100 ans de papier
 16 - Margot et elle - Ma femme
 les amitiés. dans mes premiers dessins
 de l'encre
 La vie.
 C'est comme une femme
 toute devant. Tous les jours
 elle se casse continuellement
 et il faut ^{l'arrêter} la perdre, toujours la retrouver
 et ne faut pas tricher
 avec elle. Les yeux de Marché sont
 pauvres, que quelque chose. Mais elle
 avec elle - même. Les yeux qui infamant les

Aix 1944 7 Septembre

Rapport de Laurin sur la journée du 19.20.21 Aout 1944;

Le 19 Aout quand nous apprîmes la tragédie de Venelle. Lauve vint vers moi me demandant un homme pour aller voir s'il pouvait aider Plantier et Max à rejoindre un lieu sûr. Je lui donnais le surnom

Roger qui parti avec Pierre Dessete. Après avoir gardé Plantier et avoir fait tout leur Devoir Dessete et Roger se replièrent sous les balles Allemandes. Le Maqui de la Gantaise resta seul sans chef. ; C'est alors sachant que les Allemands se trouvaient à cinq cent mètres de nous que je pris le commandement avec les hommes du Maqui les surnommés Bues et Fuges. Nous prîmes l'initiative de nous préparer au combat; chaque homme avec courage pris son Poste; et nous attendîmes l'attaque qui ne vint pas.

Pour la nuit ne pouvant rester sur la défensive, les hommes fatigués d'une journée de marche et de garde. Je donnais l'ordre d'accord avec tous les hommes de nous réfugier en arrière dans une colline, où les Allemands ne pouvaient nous joindre; et surtout avoir une simple garde qui nous aurait permis le lendemain de reprendre l'attaque des convois.

Après avoir fait un repas sommaire à nos postes de combat, nous attendîmes la nuit pour partir. C'est alors qu'arriva Gustave qui prit le commandement en nous donnant l'ordre de rester à la Gantaise après lui avoir expliqué moi même d'accord avec les hommes le but de notre retraite dans un lieu plus sûr (car nous n'étions venu ici non pas pour rester sur la défensive, mais attaquer l'Allemand en lui faisant le plus grand mal possible, avec le minimum de pertes de à être côté, aussi rester à la Gantaise en cas d'attaque c'était sacrifier des hommes inutilement). Le nommé Gustave ne voulut pas déborder et toute la nuit les hommes furent obligés de monter la garde deux à deux consécutives jusqu'au matin. Moi même je pris la garde jusqu'à quatre heures du matin du temps que Gustave dormait. Le lendemain les hommes fatigués par les marches consécutives et la nuit passée à prendre la garde resurent l'ordre de partir vers le grand Seuil. Cet ordre fut donné soit par Péréol ou Lauve. Gustave disant aux hommes de se disperser vers Aix lui même en faisant autant. L'Ordre fut donné de partir deux par deux toutes les dix minutes; Bues connaissant la région parti le premier avec Beréani, les autres suivirent ainsi que moi même, ne connaissant le chemin d'autres furent obligés de retourner à la Gantaise pour repartir vers le grand Seuil où nous nous retrouvâmes tous dans la l'après-midi sans chef et sans ordres. Arrivés au grand seuil les gens de la propriété, nous dirent que les Allemands se trouvaient très près avec les Tanks et qu'ils faisaient des patrouilles pour savoir s'il n'y avait pas de Maquisards; les hommes allèrent s'installer au petit seuil et là seul sans chef attendirent les ordres qui ne virent pas.

Le nommé Vergier parti en extafète retourna sans ordre. (Je ne demanderai pas le motif de cette absence de Chef disparu à tort ou à raison, mais il ne semble que quand des hommes quittent leur foyer pour aller combattre, c'est une grande faute que l'on ne peut admettre); A la tombée de la nuit je me décidais moi même de partir pour combattre les Allemands sur les routes, je pris quatre hommes avec moi et nous reprîmes le chemin du retour pour chercher des endroits plus propices à l'attaque des convois.

T.....

Au retour vers les deux heures du matin j'appris que les Américains étaient aux Portes d'Aix, sans attendre ni me reposer j'allais vers leurs lignes ou je me fit présenter au Commandant pour donner les renseignements recueillis sur les Tanks qui nous avaient été donné par les gens du Grand seuil.

Après lui avoir expliqué le fait le Commandant de la troisième division Américaine me donna l'ordre de traverser les lignes Allemandes pour avoir plus de précision ou se trouvaient les Tanks. (Je dis lignes Allemande car a ce moment précis l'attaque se faisait sur Aix et les Américains se battaient aux portes de Sélony et de Puyricard). Je partis et j'arrivais au grand seuil. Je pris tous les renseignements nécessaires pour accomplir ma mission; ces Tanks étant partis a dix heures du matin vers Lignane. Je détachais le nommé Tulle pour avoir de plus amples renseignements, cet homme fit son devoir magnifiquement.

Là au Petit Seuil, je revis les hommes de notre machis toujours sans Chef, sans ordres qui auraient pu être attaqués par l'armée Allemande qui se repliait sous la poussée Américaine.

Je leurs dis que les Américains étaient entrés a Aix. Vous n'avez plus aucune raison d'exposer votre vie, vous n'avez qu'à repartir quand vous voudrez, leur ais je dis. Car moi-même je suis obligé de vous quitter pour accomplir ma mission. Donc je reparti, le service de renseignements Américain me remercia au nom de l'armée Américaine.

Signé :

Gabriel LAURIN

et :

BUES, BOREANI, TULLE, AILLAUD, FUGON, DOSSETO, DUMAS, PETETI

Gabriel Laurin



Laurin X

Aubrey, 17 mai 1966

Mon cher Lucien,

Je me souviens si tu te souviens d'un
vieux camarade des vigettes de l'Orient,
(17-19) - MAIREY, chaudière-épave.
C'est avec une agréable surprise que j'ai
reconnu, lors de l'émission de Télé du 13/14/66
intitulée "Chroniques Aérospatiales", ta photo en
bleus de chauffe, tu a fait poursuivre, je ne
m'attendais pas à cela, j'ai d'ailleurs ta
photo dans l'album de l'école des mécaniciens
de l'Orient, que je regarde parfois tout en pensant
qu'une vie passe très vite, surtout quand
elle a été assez mouvementée.

Mon service dans la marine s'est terminé
le 7 juillet 24, après les embarquements prévus,
sous-marin "Le Verrier" et "Franklin" à Argenteuil
(19-21), cours des D. M. Méca. à Tonroy, puis
croquer école "jeune d'Aré" (le 6 juillet), de
1921 à 24 - Congé de fin de campagne de 3 mois
et réembarquement sur le "Le Verrier",
comme chef méca, où j'ai terminé ma carrière
de marin.

A ma démission, j'ai connu pendant
5 mois la recherche d'une situation, inter-
venue à cette époque, mes réserves périmées
étant épuisées, j'ai renoncé dans l'aviation,
sur 12^e Rég^t d'Aviat. de bombardement à Strasbourg,
en 1929, à la suite du cours des off. méca.
de Bordeaux, j'ai été affecté au Service Technique
de l'Aéronautique, que j'ai quitté en 38 pour
entrer à la S.N.C.M.A. à Satoryville.

Le 26.8.39, j'ai rejoint la B. A. de Dijon,
épave 1/3, puis Nancy, où j'étais à l'hôpital
Sachlot au moment de la débâcle - j'ai pu
me en échapper et gagner Tassin, où habitait
mes parents, puis Satoryville, que j'ai dû
quitter en nov. 40, pour le Tonroy, j'ai rejoint
en 44, les F.F.L., et commandais la section de
dérivage en Normandie. Affecté ensuite à la
base Aérienne d'Evreux, comme off. méca. jusqu'en
6 mai 45, date de ma démobilisation.

Retour dans le civil, 2 ans sans travail,
puis embauché à la S.T.R.I.M. (3 ans 1/2),
Ind-Aviation à Neugny sur S.S., qu'il m'a
fallu quitter pour cause de maladie.

Je suis rentré à nouveau en S.T. A. à
Paris d'où j'ai été détaché en Normandie.

Lettre d'un ancien camarade de l'école de la marine de l'Orient

Aujourd'hui en retraite, suite à une longue maladie qui dure depuis 2 ans. La situation de famille : 3 enfants : 10 ans, 8 ans 1/2 et 2 ans 1/2, tu vois je m'y suis pris sur le tard. --- Il y a 7 ans, j'ai acheté ici, un bâtiment de 10m x 5m, que j'ai transformé en maison d'habitation et qui s'est agrandie à 28m; cela occupe et permet de se maintenir en forme.

Voilà un résumé de ma vie, sans parler des incidents, assez nombreux, qui l'ont jalonné. C'est toujours avec un vif plaisir que j'ai rencontré des anciens camarades, combien en reste-t-il aujourd'hui?

Parceilles, de Salies de Béarn, était avec moi sur la jeune d'Arc, j'ai vu Gaid à Bezons, Girard à Poitiers (il était avec moi sur le "Le Verrier"), Le Meault au S.T.Aé., Hautdecevre sur un chemin à Royan, et c'est tout. Qui est devenu Alauguin? il était d'Arles. J'ai pu en son temps, que Grotjean, Galley, Imbert, etc. avaient Paris, me le dimanche, mais depuis, combien d'autres disparus. --- C'est cela, la vie, avec ses misères et ses joies, c'est pourquoi j'achève ton ouvrage et que tu la prends de ton meilleur côté.

Y'espère, mon cher Laurin, que si tu as l'occasion de monter un de ces jours à Paris, que tu me feras une petite visite; je me suis qu'à 88 km. de la capitale, cela me ferait très plaisir.

En attendant, un petit mot de toi serait le bien venu.

Crois, mon vieux camarade, à ton bon souvenir et mes cordiales amitiés.



P.S. - Je joins cette lettre aux deux photos du directeur des programmes d'Arc, en espérant qu'elle te parviendra

MAIREY Remille

me saint-Etienne

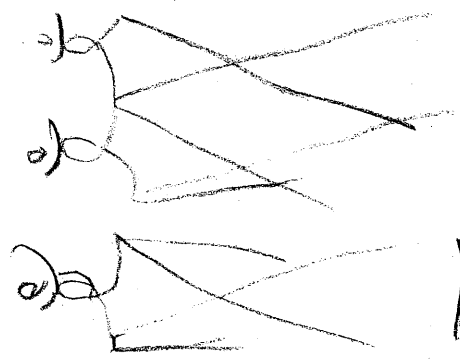
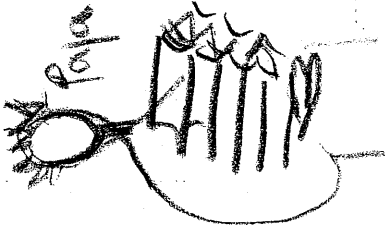
Aubevoye

par Gaillon. (Eure)



Les 5 de Bilémus

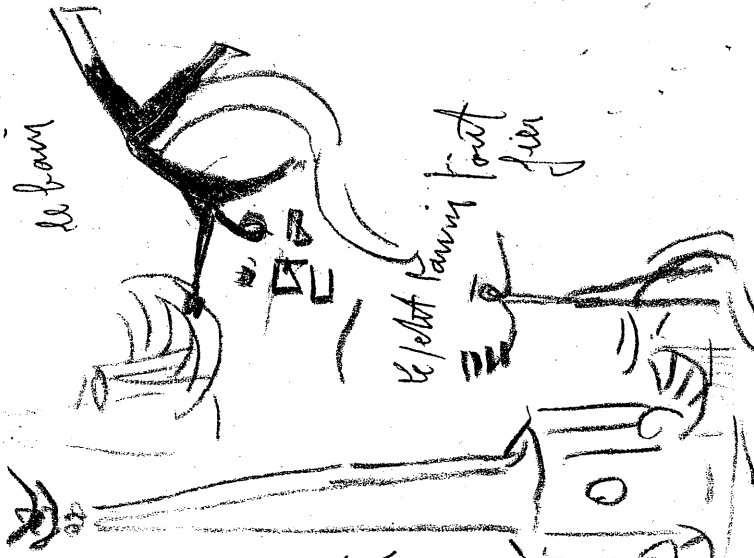
X Lavin



Les marionnettes

si vous en France
venez voir le
site sur le
canal de la
ville de Paris
qui a été créé
par les
enfants de
la ville de Paris

pour les
que vous
re lebrun dans
jean avec mes freres
ma couronne de
papiers et mon beau
costume. mes freres
meurent de rire
disent que je me
fais un bon
bonjour
alors il faut
me parlez de tout
d'habitude
comme d'habitude
dans la
vie en
me l'oublier
l'oublier
trop haut



le bon

le bon typewriter

Bonnes vacances et bonne nuit
cannes - Cannes - Cannes

une plus amicale du seul prix d'aujourd'hui
que j'ai eu à l'école, quand j'étais tout
petit ne parle pas comme moi
à Aix il ya une grande fontaine à la
place de la madone tout les jours
en allant à l'école je solais le voir
la fontaine d'un bot à l'autre d'aujourd'hui
je le monquais, car j'aimais l'oublier
à l'école le jour des prix de
l'école arrive, ma mere

avec ses amies et mes camarades de
classes moi aussi mon nom est
tout fier, les mes freres mes freres
à l'école et mes freres tout d'un
pour les dames de l'école 1910
je rebois de la terre
avec mes prix d'aujourd'hui ma couronne
de l'année tout fier d'aujourd'hui
plus fier que moi

mais pas tout longtemps
la fontaine aussi tout
d'aujourd'hui page en maquette
comment ce c'est juste



Laurin - Fosc - 1970

Aix 1964

Vingt années Me me suis tu :

Je n'ai accepté ni y honneurs ni médailles - Je ne saurais qui en fait
tout, ce passé étant réuni dans une boîte à souvenirs.

Si par cette lettre je m'élève aujourd'hui contre certains auteurs d'un
livre sur la résistance Mur. notamment unifié de la Résistance de Madame
Madeline Paucot, qui par des renseignements imprécis déforme les faits,
excuse certains hommes aux dépens de ceux qui furent les vrais héros de
certains combats, ce n'est pas pour raconter des faits personnels qui font partie de
ma vie pendant mes années de résistance, mais pour préciser dans le
détails des combats, dont le récit a été systématiquement faussé.

Après avoir cependant permis d'être ma place dans la
secrète des mouvements unis de la résistance.

48. quand le Général Bertin fut blessé.

Général de chef du département de chef régional.

(Général) que je connaissais depuis mon enfance

ou la joie du sport nous avez rapprochés.

Un jeune étudiant qui avait connu mes débuts de (inter.)
Aux côtés de ~~dit~~ Général

Pendant plusieurs mois de parcours.

une partie de la France (Paris Lyon Nice Grenoble le Sud EST, les
Alpes dans les Réunions Nationales Régionales. Comme homme
de renseignements. participant les agents femmes,

Les chefs Nationaux et Régionaux contre la Gestapo

Compte rendu par Laurin sur la fusillade de Tortona à Gênes
en 1944

Mais la gestapo devenant de plus en plus dangereuse. Je décidai de l'attaquer par les mêmes moyens qu'elle employait contre la Résistance. Je résolus d'abattre les membres là où ils se trouvaient. (On ne peut être le gibier mais le chasseur.) Je rencontrai alors des hommes de tous les milieux, Résistants au nom.

Je fis connaissance du surnommé Hache (officier parachuté de Lorraine pour sabotages en France) qui vint vers moi en vraie camarade. J'eus aussi avec moi 2 jeunes étudiants de 17 ans (dont l'un est aujourd'hui avocat à Paris; Dumas ~~noix~~ à Dijon l'ancien Petit né à Nice) qui ~~habitent~~ habitent tous deux en plein cœur de Paris. ~~à Aix~~ le chef de gestapo surnommé le Marac'hin qui les Allemands firent un bel enterrement. Ces deux jeunes gens étaient inconnus de la résistance officielle de groupes francs. Des hommes des femmes de tous les milieux (garçons de café - chauffeurs de taxi d'autres dits maubus) garçons vinrent vers moi soit par amitié soit par esprit de liberté, tous ces amis me fournirent des renseignements précieux soit sur les mouvements des troupes dans les forts militaires soit sur les déplacements des hommes de la gestapo.

Cinq hommes participèrent à l'action
Templier, Toulon, Drouet, Hache et moi.
Je passerai sur les détails pour en venir tout de suite à la fusillade
qui eut lieu Rue Aude. (Aix)

Le Balabe et Fauchman étaient au service. Quand
ils sortirent... I suivit par Templier, Drouet, moi qui étions
à l'intérieur du Restaurant; Hache, Toulon étaient
à l'extérieur.

La fusillade commença de part et d'autre -
Fauchman fut tué, Hermy blessé.
(Drouet Blessé fut pris par les Allemands
fusillé au bord d'un route.) Aix ne restait
plus qu'à le Balabe (il était si courageux)

Affaire Tortora
Pendant les premières semaines de Juillet 44
Les principaux chefs de la Résistance tombèrent aux
mains de la Gestapo (Martin-Bret, Sulaïos etc)
tous furent fusillés à Signes avec une trentaine
des autres. - le 17 Juillet 44

Les grands chefs de la Gestapo (Dunker, de laage, Tortora,
trois autres, SS Allemands du 1^{er} régiment 444
de la Rue Paradis à Marseille, se déplacèrent à Aix
(Lieu de rendez-vous, des agents de liaison de notre mouvement
Cours des tins, Bar du Sport. devant d'aller dans une réunion
organisé par Juvenal)

rien de remarquable. Des agents de liaison de votre mouvement (Cours Sextius Bar du Sport
avant d'aller dans une réunion, organisée par le général.

Par ces renseignements et Fissel qui connaissait
le numéro, l'immatriculation des voitures de la Gestapo
je appris qu'une voiture qui passait, vers 14h du matin
était celle de la Gestapo. Je vis les 5 hommes qui
descendaient de cette voiture. Je les reconnus, Hache et Piro
par Terref (Piroche parachuté de poudre faisait partie
du même réseau que Hache. avait pour chef
Circumference (je ne connaissais leur nom
propre) ils vinrent aussitôt, ils étaient
toujours armés. Des hommes de la Gestapo
se détachèrent du groupe et suivirent Hache et Piro.

Les pendant tout ces Membres
de la résistance qui se rendaient à la dite Réunion
Hache et Piroche les entraînent vers la rue du 11 novembre
où se trouve ma troupe en face du Bar Sextius.
quand je vis les hommes de la Gestapo relever leurs
revolvers je tirai plusieurs coups dans leur direction
camps du tir de Hache et Piroche et ceux de la Gestapo.
tout se passa en quelques secondes; nous étions
à cinq mètres les uns des autres.
Tortora fut tué - un allemand de la Gestapo
blessé ~~seul~~ de réfugiés dans une entree de
caisses de mort. Les autres hommes de la Gestapo
restèrent à environ 100 mètres sans intervenir.

on fouilla Tortora qui avait sur lui des photos
et des papiers de plusieurs de nos camarades,
morts ou emprisonnés

Malheureusement pendant ce moment Hache nous
quitta sans rien dire pour aller mourir dans
un couloir à 10 mètres de là, une balle en
plein poumon / il y a une plaque aujour d'hui de
son vrai nom, que je ne connais pas.
Pres de la porte de la maison

Je ne devais plus jamais le revoir.
Proche et moi sans comprendre ce qui était arrivé nous
partîmes. Un sous-officier allemand nous cria
de nous arrêter tout en tirant sur nous: il nous
manqua; il était trop loing, ou il visait mal.
L'émotion peut-être.

Comme il était là par hasard, qu'il ne
faisait pas partie de la gestapo nous continuâmes
notre chemin sans chercher à nous arrêter.
Après avoir traversé la ville, nous nous arrêtâmes
en pleine campagne, route des Tâmples au vous
vignes Murenal. nous lui montrâmes le
rebord de Tortora que Proche avait ramassé
sur la crasse etait inscrit le nom d'Antoine
apprenant par les agents (femmes) de renseignements que Hache
avait trouvé mort dans un couloir. Proche descendit voir
etc

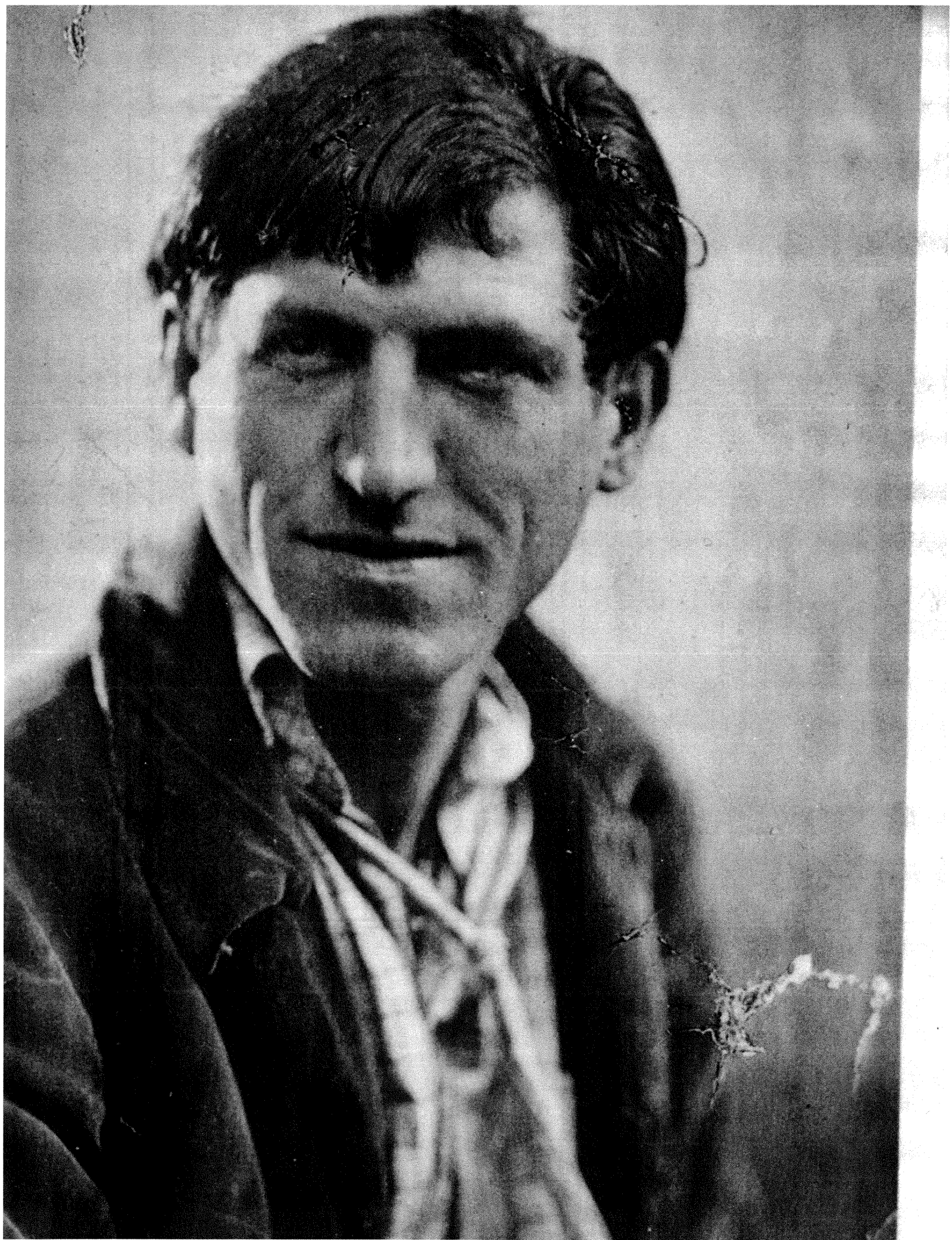
Mon ami Hache.

C'est tout
Mais si vous désirez avoir des renseignements
plus précis sur ces combats, ou sur d'autres
faits ou d'autres noms aujourd'hui oubliés
ou bien de vos troupes, sur les événements auxquels
vous n'avez pas participé, vous n'avez qu'à me
voir personnellement, seul ou devant les
chefs de la Résistance qui pourront confirmer
ce qui a été dit.

Bien et à Mancho

Aix-en-Provence

cette lettre ne peut être reproduite sans mon
autorisation



« IL ETAIT TEMPS »

MEMOIRES de GABRIEL LAURIN d'AIX

ALL RIGHTS RESERVED

COPYRIGHT © APRIL 2006 by MONIQUE CHANLER LAURIN

BIBLIOGRAPHIE

Ernst Eric North, « Mémoires d'un Allemand. » Traduit de l'allemand par Paul-Marie Flecher. Julliard, Paris, 1970

1965

Léon Derey, « Blaise Cendrars », LA PROVENCE LIBEREE, 31 juillet 1965.

Galerie G. Denis 20, rue de la Boétie, Paris. Exposition du 11 octobre au 2 novembre 1946. Préface de Maximilien Vox

Journaux et revues :

1946

René Barotte : 18/10/46. Exposition Gabriel Laurin, Libération.

« Le Flâneur des deux rives : 17/10/46. Nouvelles Littéraires.

H. Martinis. 19/10/46 : Parisien Libéré.

Apollo : 15/10/46.

René Domergue : 22/10/46. Aube

Gaston Diehl : 1/11/46. Libération- Soir.

Pierre de Massot : Robert W. Chanler

Paul Chovelon, « Ce soir le peintre Gabriel Laurin à la galerie Spinazzola », Le Provençal, septembre 1960.

Gilbert Salachas, « La province vue par deux Français », Télérama, 1966.

Jeanine Warnod : « Gabriel Laurin d'Aix peintre méconnu ». Mardi 3 décembre 1968. Le Figaro

Bernard Gauthron : « Gabriel Laurin d'Aix ». L'Amateur d'Art, Jeudi 30 avril, 1970.

Robert Barret : « Gabriel Laurin d'Aix », 17 avril 1970. Agence Quotidienne.

E. B. Flory : « Gabriel Laurin d'Aix », 1970.

LA PROVENCE LIBEREE : SAMEDI 24 FEVRIER 1973

LE SOUVENIR DE LAURIN : « Laurin n'est plus »,

Ville d'Aix en Provence : Cimetière Saint-Pierre

Tour de l'Horloge : carte postale, Galerie Tony Spinazzola, 1960

Blé : carte postale, Galerie Spinazzola, 1960.

PHOTOS :

PAULA HORN, NEW YORK, JOHN CRAVEN, PARIS, HENRY ELY,

AIX en PROVENCE, PIAZ PARIS, JACQUE LAVERGNE, PARIS, EDITIONS

MILAN MUSIQUE, PARIS, MARSEILLE MAGAZINE, MARSEILLE, GUIGONI

& BOSSI, MILAN, FELIX BROUCHICAN, AIX en PROVENCE, ATELIERS

BRUGUIER, NIMES, RAPH GATTI, NICE, KATHERINA von NAGEL, ECUEILLE.

VERS LA TOMBE DE PAUL CÉZANNE

(Parcours fléché)

N° 1 : François ZOLA (Allée 11)
1795-1847

Ingénieur, constructeur du barrage du Tholonet.
Père d'Emile Zola.

N° 2 : Sextius de MIOLLIS (Allée 10)

1759-1828

Général, combattant pendant la guerre d'indépendance
des Etats-Unis avec l'armée de Rochambeau.

N° 3 : Paul CÉZANNE (Allée 6)

1839-1906
Peintre.

N° 4 : Darius MILHAUD (Carré Israëlite)

1892-1974

Compositeur de Musique.

N° 5 : François Auguste MIGNET (Allée 3)

1796-1884

Historien, Acad. Fr.

N° 6 : Henri BREMOND, Abbé (Allée 10)

1865-1933

Critique et Historien, Acad. Fr.

PEINTRES ET SCULPTEURS PROVENÇAUX

N° 7 : J. MILON, 1868-1947, Peint. (Allée 4)

N° 8 : L. GAUTIER, 1855-1947, Peint. (Carré 8)

N° 9 : B. MARTIN, 1818-1901, Peint. (Allée 10)

N° 10 : J. GAUT, 1817-1880, Peint. (Allée 5)

N° 11 : J. CONSTANTIN, 1756-1844, Peint. (Allée 6)

N° 12 : B. NIOLLON, 1849-1927, Peint. (Carré 4)

N° 13 : A. EMPERAIRE, 1829-1898, Peint. (Carré 4)

N° 14 : G. LAURIN, 1901-1973, Peint. (Allée 39)

N° 15 : L. de MONTIGNY, 1844-1908, Peint. (Allée 8)

N° 16 : H. PONTIER, 1842-1926, Sculp. (Allée 3)

N° 17 : P. SOLARI, 1840-1906, Sculp. (Allée 9)

N° 18 : E. GIRAUD, 1850-1918, Peint. (Allée 1)

J. VILLEVEILLE, 1829-1916, Peint.

N° 19 : E. DUCROS, 1856-1936, Peint. (Allée 3)

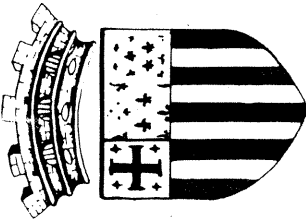
N° 20 : H. Romain FERRAT, 1822-1882. (Allée 3)

Ch. FERRAT, 1830-1882, Sculpteurs

J. RAVAISOU, 1865-1925, Peint.

N° 21 : M. ARNAUD, 1877-1956, Peint. (Allée 20)

N° 22 : L. GERMAIN, 1874-1939, Peint. (Allée 21)



VILLE D'AIX-EN-PROVENCE

NOTORIÉTÉS AIXOISES ET RÉGIONALES

N° 23 : E. TAVAN, 1848-1929, (Allée 1)

Musicien.

N° 24 : F.A.T. ROUX-ALPHERAN, 1776-1858, (Allée 11)

Ecrivain de l'histoire d'Aix

N° 25 : F. VIDAL, 1832-1911, (Carré 8)

Félibre

N° 26 : J.B. GAUT, 1819-1891, (Allée 5)

Félibre, inhumé avec son frère (N° 10)

N° 27 : A. FORBIN, Comte de, 1777-1841, (Allée 6)

Directeur des Musées Royaux sous Louis XVIII, il
créa le Musée pour l'Égyptologie et l'Art Etrusque
et le Musée du Luxembourg.

N° 28 : L.F. RICHELME, 1804-1845, (Allée 6)

Musicien.

N° 29 : J. MURAT, 1888-1968, (Carré 4)

Acteur de Cinéma.

N° 30 : V. LEYDET, 1845-1908, (Allée 8)

Sénateur des B. du Rh., Vice-Président du Sénat.

N° 31 : M. PROVENCE, 1893-1951,

(croisement des Allées 4 et 8)

Félibre.

N° 32 : A. MOUREAU, 1766-1842, (Allée 3)

Se distingua, à la Convention, pour sa contribution
à la formation du département de Vaucluse.

N° 33 : Blanche et Marie ESTIENNE DE SAINT-JEAN

(Allée 3)

N° 34 : C. GASZINSKY, 1809-1866, (Allée 3)

Poète Polonais

CIMETIÈRE SAINT-PIERRE

Historique : Cette nécropole a été créée en 1824 par acquisition
de terrains privés jouxtant deux cimetières déjà existants : le
Cimetière Israélite et le Cimetière Protestant.

En 1837 a lieu la translation des corps et monuments
funéraires des cimetières entourant les églises de la ville
ancienne.

Le Cimetière Saint-Pierre, qui couvre sept hectares, a pris le
nom du quartier dans lequel il se situe.



Cerisiers - 1955 - Laurin